

LALLI



# Italiens en Belgique: l'exil

---

UN VOYAGE AU CŒUR DE L'IMMIGRATION ITALIENNE EN  
BELGIQUE AUJOURD'HUI

Notice à lire avant l'usage: ce webdocumentaire veut rendre honneur à la richesse d'outils numériques que la technologie nous offre. Vous y retrouverez du texte, de l'image, du son. Pour profiter pleinement de l'expérience, cliquez sur chaque bouton en début de chapitre. Ma voix vous guidera dans ce voyage. Vous êtes prêts? **Andiamo !**

Le début de l'histoire



# Sara Cavedo

---

25 ans, étudiante en kinésithérapie à  
Bruxelles



# Andrea Clanetti

---

52 ans, peintre à Bruxelles



# Jacopo Panizza

---

45 ans, propriétaire de la Piola Libri à  
Bruxelles



**Matteo Guidi**

---

26 ans, ex-stagiaire au Parlement  
européen



# Martina Montisci

---

29 ans, serveuse dans un restaurant à  
Bruxelles



# Francesca Carboni

---

53 ans, ancienne post-doctorante à Gand

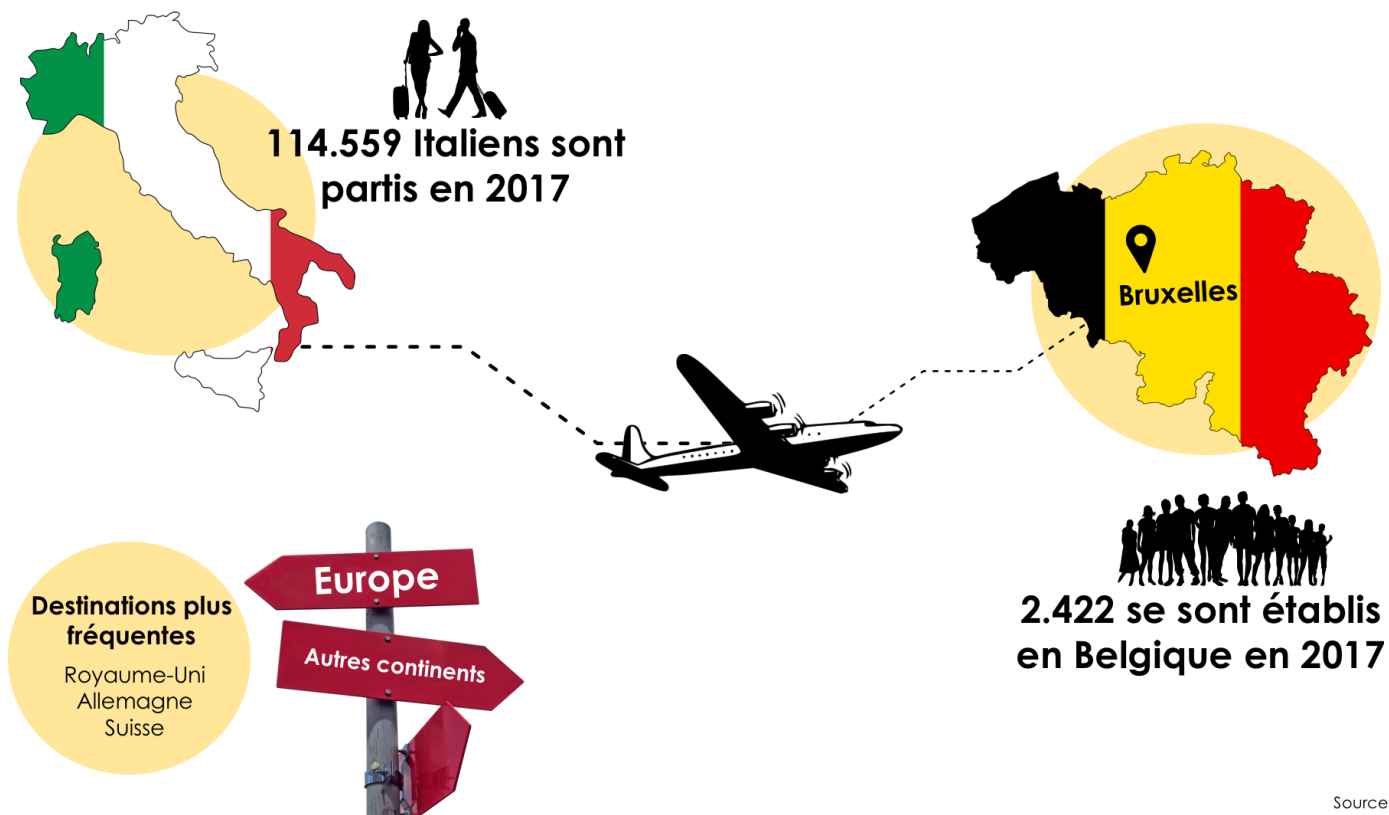


# Giovanni Bernardi

---

23 ans, chocolatier à Gand





Images: Pixabay

Pour résumer, le cadre est assez complexe: selon l'Istat, l'office des statistiques italiennes, l'émigration italienne concerne plus de **114 mille personnes** en 2017. Autrement dit, plus de 114 mille Italiens se sont supprimés des registres nationaux pour s'inscrire dans des communes étrangères. Les destinations les plus populaires sont le **Royaume-Uni**, malgré l'épouvantail d'un Brexit incertain, **l'Allemagne**, la **France** et la **Suisse**. Le Plat pays a été la destination d'un peu plus de **2.000 personnes** en 2017. J'ai été alors chercher ce que Statbel, l'office belge des statistiques, avait à me dire. Selon leurs statistiques, presque **6.000 Italiens** ont franchi le sol belge en 2017. Le sort d'environ 4.000 personnes reste dans le flou. Comment expliquer cette différence? Des différences dans la méthodologie de calcul, mais aussi la négligence de certains nouveaux arrivés à ne pas se désinscrire de leur commune italienne ou à s'enregistrer auprès des communes belges.

Si on néglige cet aspect, jugé purement administratif, c'est aussi parce que, souvent, les déménagements sont temporaires. Ou du moins, c'est ce que nous espérons tous lorsque nous faisons nos valises pour quitter le pays. Pourtant, je suis persuadée que les quelques causes qui nous poussent à partir sont souvent celles qui nous convainquent à rester dans le pays d'arrivée. En l'occurrence, la Belgique. Si cela peut paraître radical, ce choix de rester peut se justifier par plusieurs raisons: un travail trouvé, l'âme sœur rencontrée, se rendre compte que la vie à l'étranger est peut-être plus agréable. Non seulement pour les salaires plus élevés, mais aussi parce que rentrer devient, à chaque fois, un traumatisme.

La dernière fois que je suis rentrée en Italie, c'était triste. Je n'avais jamais vu ma ville si vide, les bordures des routes si délaissées. À Benevento, à une centaine de kilomètres de Naples, cette ville surmontée par l'Arc de Trajan et vantant une église patrimoine de l'Unesco, les rues étaient désertées même en une après-midi de soleil. Les vitrines de nombreux magasins affichaient les derniers destockages avant la fermeture. Ce n'était pas la première fois que j'étais confrontée à ce choc. Un rituel qui se répète à chaque retour, accompagné toujours par une phrase de mon père, qui se félicite que sa fille ait quitté "*cet endroit où il n'y a plus rien pour personne*".

Cette image du Sud tant médiatisée par les journaux, tant **détestée** par les *terroni* (*nldr* : les Italiens du sud), avait pris forme dans les papiers jetés par terre, dans les magasins fermés et remplacés par des pizzeria tous les 18 mois. Cette image que je ne voulais pas voir, me paraissait de plus en plus **réelle**. À mes amis, Italiens du nord, ou Belges, j'avais tant expliqué que non, "*Benevento c'est autre chose*". Début août, avec un brin d'amertume je

prenais connaissance d'un rapport pointant une **récession économique inquiétante** dans le Sud de la péninsule. L'Association pour le développement de l'industrie et du Mezzogiorno (*NdLR: le sud de l'Italie*), responsable de **l'étude**, dresse un portrait désolant. Diminution de la consommation, réduction de la croissance, précarisation du travail et augmentation des disparités par rapport au nord du pays. L'effet? Presque **deux millions** de personnes ont migré dans les régions du nord ou à l'étranger entre 2001 et 2017. Les immigrés sont moins nombreux que les émigrés, avertit le rapport. Selon *Open*, un journal italien online, 72% de ces émigrés sont âgés de moins de 34 ans.

Notre système me paraissait bloqué. Est-ce cette situation qui expliquait-il les départs ? J'avais voulu poser la question aux ambassadeurs et consuls italiens de Charleroi et de Bruxelles. Les uns, ne m'ont jamais répondu. Les autres, m'ont accordé un entretien informel - pas une véritable interview. Sur les raisons des départs, lors de cette rencontre, je n'en apprendrai pas plus. Pour passer au-delà de leur silence radio et trouver les réponses, je me suis tournée vers d'autres pointures qui, par leur regard externe et éloigné des gueguerres de la politique italienne, auraient pu m'éclairer.

*"Les causes de la migration actuelle sont très claires : le sous-emploi, les stages qui n'en finissent pas et qui sont rarement rémunérés, l'utilisation d'une jeunesse bien diplômée à des emplois qui n'exigent pas toutes ces qualifications"* m'expliquait l'historienne Anne Morelli dans la bibliothèque de l'ULB, à Bruxelles. *"Tout cela implique que de nombreuses personnes, contre leur gré, sont forcées de rester dans leur famille jusqu'à 30 ou 35 ans parce qu'ils n'ont pas d'alternative"*. Ou sont contraints de payer leur indépendance au prix d'un ticket d'avion aller pour une capitale européenne.



Anne Morelli, historienne à l'ULB



## Un scénario catastrophique

Marco Martiniello, professeur à l'ULiège, confirme ce constat. Pour lui, les immigrés débarqués dans l'après-guerre et les "nouveaux" Italiens venus en Belgique ont bel et bien des choses en commun : *"Je pense que les causes sont profondément les mêmes, dans le sens où surtout dans certaines régions d'Italie les opportunités d'insertion professionnelle sont très mauvaises. Ainsi, une partie de la jeunesse, celles et ceux qui le peuvent, essaient d'aller voir ailleurs si l'herbe n'est pas plus verte"*. Du reste, selon l'Istat, l'institut italien des statistiques, les **taux de chômage** pour l'année 2018 s'élèvent à 10,6% pour l'ensemble du pays, avec des pointes de 18,4% dans le Sud. Face à cette situation, mes angoisses étaient nombreuses: quel avenir pour moi? Aurai-je un jour la possibilité de m'offrir un logement? De devenir autonome financièrement? Ces

craintes m'ont sans doute inconsciemment poussée à quitter mon pays. *"Je dirais que souvent c'est un peu à contrecœur que les jeunes quittent, parce que tout le monde n'est pas nécessairement heureux de quitter son pays, en tout cas au départ. Certains parfois pensent le faire pour une période déterminée et puis de rentrer au pays mais ce n'est pas toujours le cas"* explique Marco Martiniello. Et si cette migration, comme il l'explique, est plus facile grâce aux accords européens sur la libre circulation des personnes, des marchandises et des services, il me semble qu'au fond nous ne sommes pas aussi libres qu'il n'y paraît. De quelle liberté disposons-nous lorsque l'on quitte notre vaisseau-mère pour aller explorer d'autres côtes ? Personne ne nous y oblige, certes, mais j'imagine que très peu parmi nous aient envie d'aller grossir les statistiques sur le chômage.

### **à côté : Marco Martiniello, professeur à l'ULiège**

Selon Anne Morelli, la *"dernière vague d'immigration italienne en Belgique concerne les jeunes qui, devant la situation économique très difficile en Italie, devant les emplois précaires, et mal rémunérés choisissent de quitter le pays et, dans un certain nombre de cas viennent en Belgique"*. Elle avait mis le doigt là où ça fait mal, avec ses mots sur la précarité et les rémunérations. Cela m'avait fait sourire jaune. Ces mots sur les rétributions modestes résonnaient en moi... Fin juillet, un article du quotidien italien *"Il Sole 24 Ore"* dénonçait la problématique. Rapportant les derniers résultats de l'étude menée sur six pays par la société Willis Tower Watson, il dénonçait à quel point les jeunes diplômés italiens sont défavorisés quant aux rémunérations vis-à-vis de leurs pendants européens.

Mais au-delà des considérations sur les salaires, que moi-même j'avais très peu prises en compte, la vérité c'est que l'Italie plonge dans une ambiance étrange. Cet immobilisme, je le perçois souvent à Benevento. Cette situation, je la vois dans ma bande d'amis où chacun cherche sa voie avec plus ou moins de difficultés, grâce à un esprit d'initiative plus ou moins fort. Le reste, me paraît-il, c'est le désert. Pas plus tard qu'au mois de mai, que j'en discutais avec un ami d'enfance lors de l'un des rares retours au nid. *"Où sont-ils, les gens, dans cette ville prétendue universitaire et de plus en plus vide ?"*, se demandait-il, en m'expliquant avec un sourire amer d'être revenu de Milan après avoir obtenu son diplôme. *"Les plus jeunes et les trentenaires sont restés, mais notre génération est partie"*, regrettait-il. Ses mots résonnaient en moi et me faisaient repenser aux études qui pointent du doigt la "gérontocratie", cette pathologie qui affecte mon pays et que le professeur Martiniello avait commenté lors de notre interview. *"L'image que les gens ont du fonctionnement la société italienne est celle d'un système où on ne veut pas laisser une place aux jeunes"*, m'avait-il répondu. *"Le pays est dirigé par des vieux et reste fortement patriarcal"* argumentait-il. Pour le professeur, originaire d'un village pas loin de Benevento, *"En Italie, on a l'impression que sans les bons réseaux sociaux, ce que Bourdieu définissait comme le capital social, quelles que soient ses qualités, on n'obtiendra rien"*. Ce qui induit, par ailleurs, une croyance selon laquelle ailleurs le système fonctionnerait différemment.

*On a l'impression que pour une bonne partie de la jeunesse italienne, il est devenu normal de partir*

Pas faux du tout, quand je repense à l'étonnement admiratif de mes parents face à la société belge, où les villes "*sont si propres*", les gens "*si gentils et disponibles*", le travail "*accessible et bien payé*". J'avais essayé de nuancer leurs propos, notamment en expliquant -en vain- que ce n'est pas non plus la vie en rose, dans le plat pays. "*Oui, c'est clair. La perfection n'existe pas*", répondait mon père, "*mais du moins en Belgique ça bouge. Tu ne vis pas l'Italie au quotidien, tu ne sais plus ce que c'est de vivre ici*". Ce qui n'est pas faux non plus, en soi.

La seule certitude, est que l'envie de partir est là, tout comme le sentiment que peu importe où on aille, la société sera plus juste. "*C'est un peu triste, parce qu'on a l'impression que pour une bonne partie de la jeunesse italienne il est devenu normal de partir*" regrette Marco Martiniello. "*Quand je retourne dans ma région d'origine en Italie, près de Naples, il est tout à fait normal d'entendre les jeunes dire: 'nous, on va partir'. 'De toute façon ici la société ne veut pas de nous, ne veut pas nous donner une place, ne veut pas nous donner une chance de trouver une place', ce qui est encore pire quelque part*". Le constat est décourageant, mais cruellement vrai...

## La politique. Quelles politiques?

Le professeur Martiniello souligne un autre point que j'ai peu retrouvé dans mes lectures et encore moins dans mon expérience. "*Je crois que la situation politique en Italie explique aussi un certain nombre de choses. Je crois que beaucoup de jeunes Italiens qui se sont ouverts sur le monde, qui ont des attitudes d'ouverture par rapport à l'immigration ne se retrouvent pas tellement dans le système de fonctionnement politique actuel qui est basé, qu'on le veuille*

*ou non, sur la haine et le rejet". Or, la situation politique n'est plus heureuse depuis longtemps, bien avant que la coalition Ligue du Nord-Cinq Étoiles s'installe au gouvernement. La politique, en soi, n'est jamais évoquée comme une cause par Sara, Jacopo, Francesca, Andrea ou Giovanni, tous débarqués bien avant 2018. Pourtant, l'angoisse d'entrevoir un avenir difficile en Italie et la méfiance générale envers la politique habitent l'esprit de bon nombre d'intervenants, lors de nos échanges. La lassitude faisait place à l'incertitude, l'incertitude fait place à un exil aux fortunes diverses. Pour certains, ce fut un refuge, pour d'autres une faillite.*

Pourquoi partir?

*Sara - Raison et sentiments*

le Grand format



Rendez-vous au Grand Central, au cœur du quartier européen de Bruxelles. Sara, qui n'est pas une habituée de la vie mondaine, vient ici de temps en temps pour goûter un 'buon cappuccino'. Derrière son visage pâle et ses cernes, émane de Sara la même énergie positive que dégagent les murs couleur orange du bar. L'ironie et la blague à l'ordre du jour ont changé notre rencontre en véritable partage d'expériences d'expatriées: le remboursement à la mutuelle, le nombre de calories contenues dans une frite belge, le prix des pizzas, deux fois plus élevé que dans la Botte. Nous avons parlé de tout et de rien bien avant de siroter nos boissons. Sara et moi avons des choses en commun : le copain belge, l'abstinence de pizza (surtout moi), un parcours universitaire en langues modernes, le cœur brisé en deux entre l'Italie,

terre d'enfance, et la Belgique, terre  
d'adoption.



Sara arrive ponctuelle à la rue Belliard. *« Je suis monstrueuse pour me faire filmer », rigole-t-elle, « et j'ai besoin d'un café. Je suis debout depuis 4 heures du matin ».* Dans son agenda très chargé, Sara me consacre une part de son temps entre son job étudiant à la boulangerie et ses heures d'études, qu'elle reprendra dès après notre rencontre. Inscrite à la faculté de kinésithérapie de l'ULB, elle me révélera plus tard : *« J'étudie et je travaille, je travaille et j'étudie, et ça c'est ma vie, avec quelques intervalles de vacances, qui sont tout de même nécessaires ».*

## Souvenirs d'Italie

À table, elle sort de son sac à dos deux 'souvenirs' d'Italie, comme je le lui avais demandé. Il s'agit du *peperoncino* et d'un bouquin d'Italo Calvino. *"Le peperoncino, ce n'est pas*

*parce que je suis superstitieuse", sourit-elle. En Italie, la corne rouge est synonyme de bonne chance et la forme du peperoncino évoque celle d'une corne. "Je l'amène d'Italie. Impossible d'en trouver ici. Mon copain croit que c'est du pili pili, mais ce n'est pas pareil". Les différences culinaires avec l'Italie font toujours un bon sujet de conversation : si Sara a su se désintoxiquer du café à défaut du cappuccino, d'autres habitudes sont difficiles à digérer. Comme ces fameux légumes que les Belges trempent dans les sauces à l'apéro : "On apprend à manger des choses qu'en Italie il ne nous serait jamais venu à l'esprit de faire, comme le chou-fleur trempé dans la sauce cocktail. Je sais que quand je le dis ça paraît horrible, mais moi je l'ai goûté et ce n'est pas mauvais", rigole Sara. "Ou les pommes de terre, qu'on met partout ici. Pas de vrai repas sans pommes de terre". Rigoureusement frites dans la graisse animale. "C'est la recette de mamie !", éclatons-nous de rire.*

Pourtant, Sara ne chasse pas les restaurants italiens, lieu de rassemblement par excellence des émigrés de la botte. *"Je n'ai pas envie d'aller dans les restos italiens ici. D'abord, à cause des prix. Et puis parce que ce ne sera jamais la même chose qu'en Italie. Les restaurants s'adaptent au goût local, donc tant que tu es à l'étranger, il vaut mieux miser sur la cuisine locale",* argumente-t-elle. Sans cacher son petit pêché mignon, puisque la pizza lui manque quand même : *"Parfois, mon copain et moi-même nous accordons une petite folie de luxe et on va manger dans une bonne pizzeria tout près d'ici, mais les prix grimpent facilement à 17 euros pour une pizza",* confie-t-elle. *"Sinon, Carrefour vend de très bonnes focacce à 1 euro. Si tu les passes au four ça rappelle un peu la focaccia de chez nous. Et ça correspond à mon budget",* rit celle qui sait relativiser.

## Oublier l'italien

L'autre objet qu'elle a amené, c'est "*Marcovaldo*", d'Italo Calvino. "*C'est le premier vrai livre que j'ai lu quand j'étais petite. Ça me rappelle que je suis italienne, et que parfois je dois apprendre à nouveau l'italien*", raconte Sara. Elle, qui mélange au quotidien le français, au boulot et en cours, et l'anglais avec son copain flamand, ne dément pas le paradoxe frustrant de tout Italien à l'étranger. A savoir, l'oubli de la langue maternelle au profit d'un bilinguisme imparfait de la langue apprise sur place. "*Parfois ma mère a les poils qui se hérissent quand elle m'entend parler italien. Elle a raison, mea culpa. Je fais des calques. C'est horrible*", explique Sara, mimant le dégoût et la honte par ses sourcils froncés. Si notre interview se déroule en italien, toutes les deux n'arrêtons pas de faire des néologismes maladroits qui mélangent l'italien et le français.



Souriante face à ses objets préférés

## Parcours parallèles

Notre parcours est similaire et parallèle : elle débarque à Bruxelles en 2016, moi je signe le contrat de bail à Louvain-la-Neuve au mois de septembre de la même année. Toutes les deux venons d'un parcours universitaire en langues étrangères : le mien s'est achevé sur un master en journalisme. Le sien s'est interrompu lorsqu'elle a décidé de venir en Belgique pour rejoindre son copain et vivre une première année comme fille au pair dans une

famille australienne. "Tu es venue ici par amour, finalement", l'ai-je questionnée. "Oui, mais j'avais toujours voulu faire une expérience à l'étranger. En entamant un cursus universitaire en langues étrangères, j'étais projeté vers une optique internationale, parce qu'en Italie avec un diplôme en langues tu peux juste travailler comme réceptionniste dans des hôtels et moi je n'avais pas envie de cela" argumente-elle. Passionnée par l'anglais et orientée pour l'Angleterre, elle s'est finalement retrouvée ici : "J'ai appris l'anglais dans la famille australienne où j'étais fille au pair, j'ai appris le français en cours et je pouvais être près de mon copain. J'ai tué deux oiseaux avec une seule pierre !" Sa victoire est lisible dans son sourire.

Entre le cours de français et la famille au pair, ses débuts sont difficiles, "comme pour tous ceux qui partent à l'étranger. Je crois que c'est normal. Il faut s'habituer à la culture locale", relativise Sara. Cette année lui sert de réflexion et la motive à entamer le cursus en kinésithérapie, une aspiration oubliée après sa rhéto. Acceptée à l'ULB, elle trouve un job étudiant. "Je l'ai trouvé assez rapidement parce que, tu sais...en Italie ce n'est pas comme ça. Cela dépend des villes bien sûr, mais en général la situation est catastrophique", s'explique l'étudiante fière de son statut de travailleuse.



## L'oasis belge

Banal de le dire, mais le système belge nous a semblé la panacée. D'abord, parce que les boulots des étudiants sont régularisés par un contrat, une chimère en Italie. Ils sont aussi mieux payés. "Trois, quatre, cinq fois plus qu'en Italie", selon Sara. Et ils permettent de concilier travail et études grâce à une certaine flexibilité. Sans oublier le fait que le minerval universitaire en Italie est parmi les plus chers en Europe. Chez moi, c'est la résignation par rapport à de telles questions. Chez Sara, j'entrevois une colère polie et apaisée.

*"En Italie, je n'aurais pas pu faire ce que je fais ici".*

Comment sommes-nous arrivées à en parler ? Au cours de notre rencontre, Sara se demandait pourquoi j'avais choisi d'explorer notre vie d'Italiens à l'étranger. Je lui partage mon expérience et mon étonnement face à un discours médiatique qui en Italie pointe du doigt exclusivement les migrations économiques des cerveaux multi-diplômés et qui remplissent, ici à Bruxelles, les bureaux des multinationales, ceux des universités et des institutions européennes. Or, ce profil ne représente que **30% des migrations totales**. Les autres, d'origine souvent plus modeste, migrent sous le silence des médias. Sara embraye: "*En Italie, de ce que j'entends de mes amis, le diplôme ne compte pas énormément. Le travail stagne et les stages sont devenus une forme d'esclavagisme moderne. C'est sans doute des banalités que je pointe, mais en Italie, celui qui a envie de faire une carrière, ne fût-ce que dans l'horeca, ne peut avoir aucune aspiration*".

Avant de prononcer le mot fatidique, **méritocratie** : "*Au niveau de la méritocratie, si tu veux montrer que tu as l'envie de faire les choses, il y a beaucoup plus de chances ici qu'en Italie*". Si cela ne l'a pas spécialement motivée à partir, elle en a fait le constat sur place. "*En Italie, je n'aurais pas pu faire ce que je fais actuellement. Les masters intéressants sont financièrement inabordables en Italie. En plus, il est impossible de travailler pendant les études. Qu'est-ce que tu peux trouver comme boulot ? Combien t'es payé ?*" conteste-t-elle. "*Tu n'arrives pas à faire les deux: il faut être disponible tout le temps pour obtenir un boulot, ce qui empêche d'avancer dans les études. Les deux sont impossibles à concilier*". Sara en a fait l'expérience, avec quelques petits boulots en Italie, notamment au marché, au stand de sa famille. Ses proches ont également essayé: "*Cela ne peut marcher qu'à condition de reporter l'obtention du diplôme pour vivre de son argent. Quand on accuse les Italiens d'être des **mollaccioni** (Ndlr : des Tanguy), ce n'est*

*pas vrai. On ne l'a pas choisi. Je risque de dire des banalités, mais les Italiens aujourd'hui ont le complexe de vivre avec les parents. Pourtant, ce n'est pas un choix lorsqu'il n'y a aucune possibilité d'avoir son indépendance. Je connais des gens qui cumulent jusqu'à trois petits boulots et qui ont du mal à joindre les deux bouts".* Dans ses mots, la même **désillusion** qui m'étouffe quand je discute avec mes proches ou que je lis la presse de chez moi.

Malgré tous ces constats, nous restons *Italiennes*. Notre amertume n'est-elle pas la manifestation la plus sincère de notre attachement au pays? Notre identité apparaîtra brisée en deux, comme celle d'autres Italiens que j'ai rencontrés. Pour oublier la désillusion, suivez-moi à Auderghem, à l'atelier du peintre Andrea Clanetti.



*Andrea - Par amour ou par  
hasard*

Andrea Clanetti est arrivé à Bruxelles pour suivre celle qui est aujourd'hui sa femme, vénitienne comme lui. Il s'agissait d'essayer la vie ici pendant un an. Douze ans après, il est toujours là. Après avoir enchaîné plusieurs petits jobs, c'est dans la Capitale qu'il a pu réaliser pleinement sa vocation: la peinture. Cette activité, reléguée majoritairement au rang de hobby lorsqu'il était en Italie, est aujourd'hui une activité qu'il exerce presque à temps plein dans son petit atelier d'Auderghem. Entre une toile et un pot de peinture, il m'accueille un matin gris de mars, après avoir bu un bon café.

Enthousiasmé par le projet, le peintre me donne rendez-vous vers 9 heures à la station de métro Hermann-Debroux. *"Je suis du matin. Ma femme dit qu'après une certaine heure je ne suis bon à rien"*, rigole-t-il au téléphone. J'étais électrisée à l'idée de le rencontrer. Pour cette interview, j'avais une affection particulière, liée à mon intérêt pour la peinture. Au téléphone d'abord, puis sur place, la voix d'Andrea Clanetti a la même chaleur

rassurante d'un autre peintre italien chez qui je suivais des cours à Benevento. *"On boit un bon café et puis on va à l'atelier"*, propose Andrea. Quelques heures après, durant notre rencontre, j'allais comprendre qu'Andrea Clanetti vénère le culte du café. Lors de notre rencontre, cette boisson allait ressortir comme un incontournable plaisir de la vie. *"Je suis curieux, je suis comme un enfant"*, me confie le cinquantenaire. *"Si tu fais un calcul, la vie est comme un film dans lequel je suis au deuxième acte. Certains amis artistes souffrent d'un manque de temps après avoir dépassé la cinquantaine. Pour moi, il n'y a rien de plus erroné. Ma grand-mère m'a appris à vivre chaque jour comme le dernier et à être satisfait. Donc, le café est fondamental pour moi"*, m'explique-t-il, à l'aise entre ses toiles. *"Imagine que ce soir... (Ndlr: je décède) au moins j'aurai bu mon café. Imagine partir pour l'autre monde, si un autre monde existe, sans avoir eu mon café. Sommes-nous fous ?"*

## Le rituel du café

Plus qu'une manière de briser la glace lors de notre rencontre, l'espresso est un véritable rituel. *"Le café pour moi est une tradition. Si le matin je n'en bois pas, j'en recherche. Pour nous, le café est une tradition comme le thé l'est pour les Japonais. Il y a la préparation, tu fais ta petite montagne de café, tu décides si t'en veux beaucoup ou pas"*, explique-t-il en mimant les gestes et imitant le sifflement de la cafetière. Ce même enthousiasme pour le café, Andrea Clanetti l'a pour tout dans sa vie, me semble-t-il. C'est avec passion qu'il me guide parmi ses toiles et ses dessins. Chaque image a son histoire: l'amitié avec le peintre belge Benoît Piret, l'envie d'apprendre à jouer du jazz, la passion pour la musique et pour le cinéma, qu'il définit l'un des grands amours de sa vie. Et puis il y a un portrait de sa femme, pensive dans une toile aux couleurs

sombres. Ou sa toile préférée, qu'il n'ose pas vendre. Et puis les chaussures, commandes moins satisfaisantes mais rémunératrices. Et la liberté, la volonté de se consacrer à un art qui lui fasse plaisir. C'est ainsi que depuis peu il a opté pour un job à mi-temps de responsable de ventes de céramiques. *"J'aime bien ce travail, j'adore le contact avec les gens et cela me laisse beaucoup de temps libre. Des amis artistes m'ont conseillé de travailler à mi-temps pendant un an ou deux pour me consacrer à ce qui me plaît, faute de quoi c'est la course tout le temps et tu négliges toujours ce qui te fait plaisir, et c'est fatigant"*. Après avoir mis en partie de côté les commandes, le voilà disposé à se consacrer à ce qui lui plaît.



<https://youtu.be/9nYsVEXMMYQ>

*Jacopo - La littérature après le droit*



Depuis 2007, Jacopo gère la Piola Libri, une librairie (mais pas que) qui s'érige à deux pas de la Commission européenne. Dans un quartier où le dress code obligatoire est costume-cravate, cet endroit se démarque par son style décontracté. La première fois que j'ai mis les pieds dans ce local, c'était comme rentrer dans une autre dimension. J'étais chez moi. Des frissons m'ont traversé le dos lorsque j'ai bu mon le café debout al banco (Nldr : au comptoir) : l'odeur m'a piqué le nez et les papilles se sont ressourcées avec le goût di casa mia (Nldr : de chez moi). À la Piola, le personnel parle italien, les étagères regorgent de livres de toute catégorie et pour tout âge, mais rigoureusement en Italien.

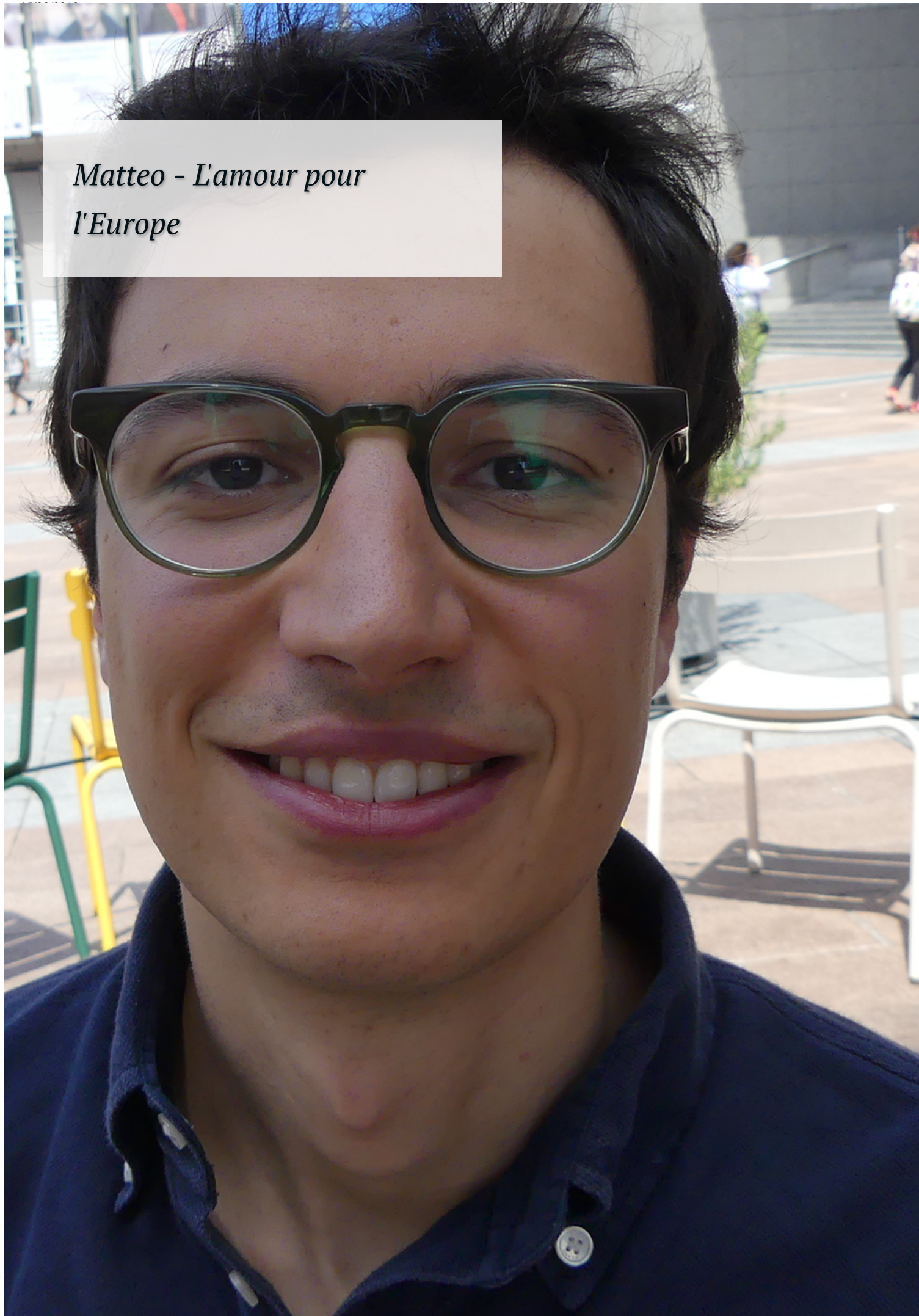
Ici, les sept travailleurs forment depuis un an et demi une coopérative, une manière, selon Jacopo, d'impliquer les

travailleurs. À l'origine, La Piola était une œnothèque gérée par l'un des associés actuels, Nicola, que Jacopo a rencontré dans la Capitale. Ensemble, ils ont conçu le projet d'une librairie qui soit également un lieu convivial où manger et boire un verre. Avant que le chapitre Piola ne s'ouvre, Jacopo vit une jeunesse de voyageur entre l'Europe et les États-Unis : ses études en droit lui offrent la possibilité de séjourner aux quatre coins du monde, jusqu'au moment où il débarque dans une pluvieuse Bruxelles pour un stage dans une ONG. Admiratif de la ville, et un peu moins de son job de lobbying, il abandonne les chemins préétablis par ses études et travaille pour une maison d'édition en tant que ghostwriter. Ce contact avec la littérature lui fera mûrir l'idée de la Piola, une aventure qui se poursuit depuis 2007. Entre-temps, la vie de Jacopo, qui, de son propre aveu, n'était jamais resté aussi longtemps dans un même endroit, a changé. L'homme a acquis la nationalité belge, a une fille à qui il apprend l'italien et par qui il va faire corriger son français appris sur place et marqué par un accent méditerranéen.



<https://youtu.be/mMDjO2eG6eQ>

*Matteo - L'amour pour  
l'Europe*



Pas très loin de la Piola, au milieu de la Place du Luxembourg, renommée parmi les étrangers européens pour son apéro du jeudi soir, Matteo me donne rendez-vous lors d'une journée de canicule estivale. Ce Milanais de 26 ans, je le connais depuis plus d'un an. Avec cet ami d'amis, j'ai partagé un mois de colocation lors de mon stage à Bruxelles en juillet 2018. De cette parenthèse, je retiens l'attitude discrète de Matteo, mais aussi sa passion pour les glaces, qui étaient d'un grand secours durant les soirées de fortes chaleurs. Depuis, le Milanais a laissé la colocation située près de la Place Jourdan et habite avec sa copine, Irene, elle aussi italienne.

Professionnellement, il vient de terminer en juin 2019 un stage à l'Agence de Presse du Parlement européen. Une expérience accomplie au bon moment, celui

# des élections européennes, pour ce jeune passionné par le projet européen.

Arrivé à Bruxelles pour un Erasmus à l'ULB en 2014, Matteo s'est bien plu au sein d'une capitale riche en activités. *“En Erasmus j'ai bien aimé la vie universitaire. À Milan, le campus est petit et la plupart des étudiants sont des navetteurs, puisque les loyers sont très chers et tout le monde ne peut pas se permettre de se payer une chambre. À Bruxelles, par contre, il est tout à fait possible de loger sur place à des prix abordables, donc la communauté estudiantine vit même au-delà de l'horaire des cours. En plus, Bruxelles offre énormément d'événements. Et je ne parle pas uniquement des fêtes”,* rigole-t-il, *“mais aussi des activités culturelles et des débats politiques. J'ai bien aimé ce type d'environnement”*. Bingo: Matteo repère un master intéressant en études européennes. Fini le mémoire, il fait ses valises et décolle de Milan pour s'établir à Bruxelles. Son histoire résonne en moi : elle ressemble à la mienne, et non seulement pour le cursus universitaire de deux ans accompli au Plat pays, mais également pour une passion pour le journalisme que tous deux cultivons et que, lui, actuellement, a mis de côté. *“Après ce master de deux ans, j'ai commencé à chercher du boulot. J'ai fait un stage d'un an dans un centre de recherche sur les politiques européennes et ensuite j'ai commencé mon stage au Parlement européen avec une bourse Schuman”,* raconte-t-il. Un bonheur pour le jeune qui avait choisi la capitale des Institutions européennes dans l'espoir d'intégrer ce monde. *“J'ai choisi Bruxelles parce que j'espérais trouver du travail dans le domaine des études européennes et cela a plutôt bien marché”*.

# Une recherche d'opportunités

Comme Anne Morelli l'évoquait, nombreux sont les Italiens qui espèrent intégrer la "bulle" des institutions européennes, y accédant par le biais de stages. Même à l'heure actuelle, lorsqu'il est à la recherche de boulot, Matteo souhaite ne pas quitter cet univers. Dès lors, le parcours qui l'a amené en Belgique me paraît guidé davantage par l'ambition que par le besoin de fuir. *"Je ne dirais pas qu'il s'agit d'une fuite. Je savais qu'à Milan il aurait été plus compliqué de trouver du boulot dans le domaine qui m'intéresse. Milan est la capitale de la finance, de la mode, du design, mais pas des institutions européennes. J'en avais pris conscience déjà lors du bachelier. Plutôt qu'une fuite, il s'agit d'un voyage à la recherche d'opportunités"*, réfléchit Matteo, pour qui la situation économique et politique italienne ont eu peu d'impact.

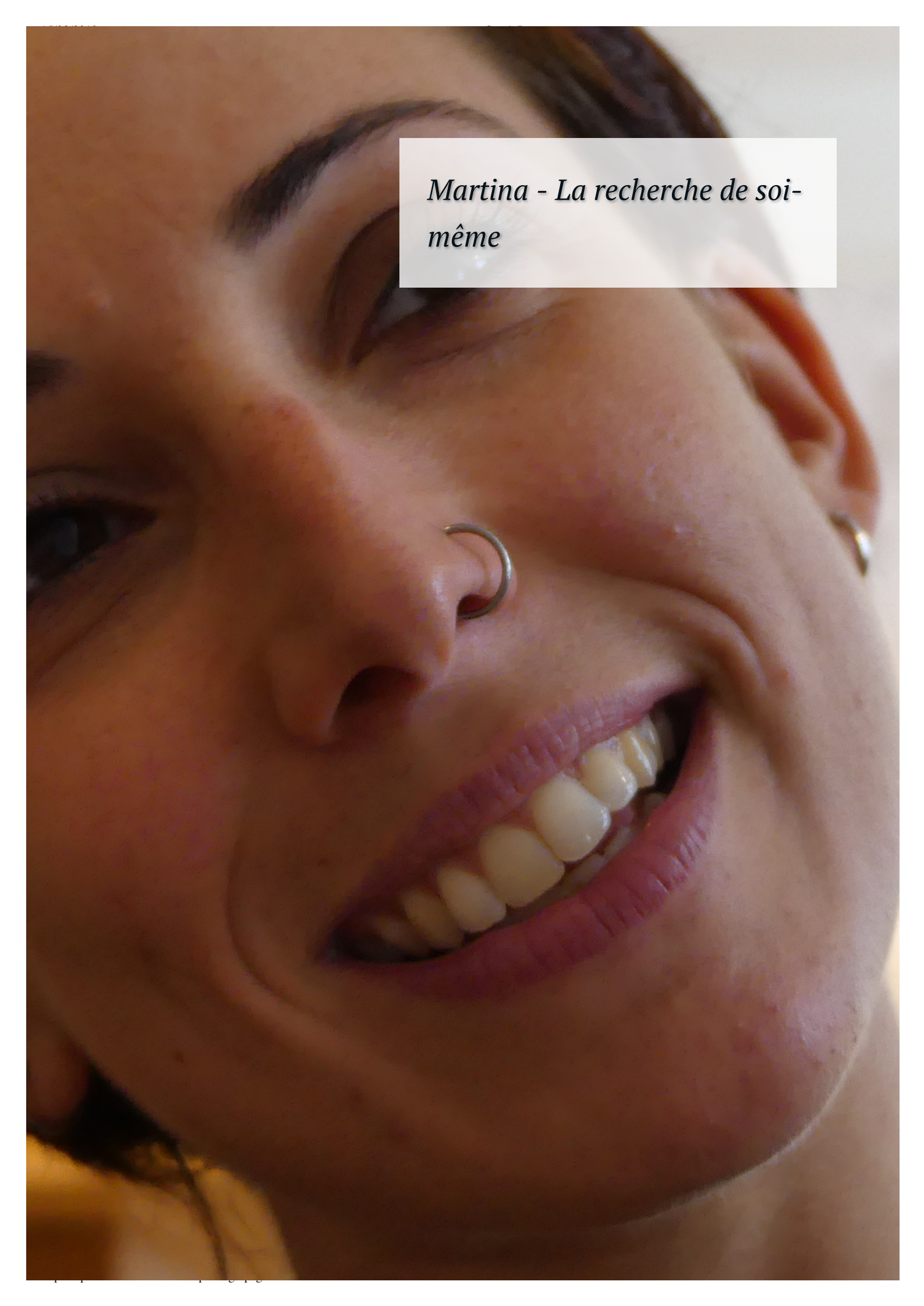
Confiant en la croissance économique de Milan, le véritable moteur économique de l'Italie, Matteo est moins abattu que d'autres Italiens. *"Milan s'est énormément développée ces dernières années. On y respire un air différent par rapport à d'autres régions italiennes. Il y a du bien-être, de la richesse et un sentiment d'optimisme par rapport à l'avenir. En ce sens là, Bruxelles et Milan se ressemblent"*, constate-t-il.

## Partir, mais avec optimisme

L'optimisme de Matteo est une bouffée d'air frais dans cette journée de chaleur étouffante. Son regard sur la vie politique et économique italienne est rationnel et moins

amer que celui d'autres jeunes. *"Au niveau politique, je ne me reconnais pas dans le gouvernement actuel, mais cela a été le cas pendant d'autres législatures"*, admet-il. *"Au risque d'être un peu optimiste, je ne vois pas un énorme changement négatif"*. Pourtant, quelques regrets existent : celui de constater une méfiance et une rancune quotidienne en Italie par rapport à la question de la migration, un esprit de fermeture très différent de celui qu'il vit à Bruxelles, où, exception faite pour certains quartiers, *"je crois que les gens sont davantage ouverts envers les pauvres et les étrangers. Il y a du respect. C'est l'un des côtés positifs de Bruxelles que l'on ne retrouve plus en Italie"*.

La **multiculturalité** est d'ailleurs l'un des aspects qui a le plus frappé Matteo. Avec son mélange d'Européens et de gens en provenance des quatre coins du monde, le tout dans une petite capitale, *"à la mesure de l'homme, pas chaotique comme des métropoles telles que Paris et Londres. Je m'y plais bien"*, se réjouit-il. Pourtant, son rêve n'est pas, à terme, de vivre toute sa vie dans la capitale belge. Le projet de rentrer en Italie demeure toujours dans un coin de sa tête, comme dans celle de nombreux compatriotes qui vivent presque au jour le jour la vie de Bruxelles.

A close-up, low-angle portrait of a woman with a joyful expression, showing her teeth. She has a silver nose ring in her left nostril and a small hoop earring in her left ear. Her hair is dark and pulled back. The background is a plain, light-colored wall.

*Martina - La recherche de soi-même*

Petite, agile, fine: la silhouette de Martina contraste avec son tempérament énergique et sa désinvolture. Mal assise sur sa chaise dans un bistrot bruxellois, Martina évoque avec lucidité le parcours personnel et universitaire qui l'a amenée dans la capitale. Je la rencontre à peu près un an après son diplôme en droit, au terme d'un cheminement qui l'a poussée à étudier l'immigration dans sa ville natale, Cagliari, où elle logeait encore chez ses parents. Tout au long de notre conversation, j'ai dû mal à deviner l'âge de cette jeune femme dont l'air d'adolescente est trahi par la rationalité mûre et posée de sa parole et par des traits du visage assez durs. Cette apparence physique ne fait pas les 29 ans de la jeune, qui a décidé de bouleverser sa vie relativement tard, après ce que l'on peut oser appeler une crise existentielle.

"C'est courageux de quitter son pays à 30 ans", réfléchis-je à voix-haute. "Oh oui, mais c'était maintenant ou jamais. À 20 ans tu te lances avec plus d'insouciance. À mon âge tu es consciente de tes choix, ce qui m'a donné également la force de surmonter les moments les plus durs", admet-elle. "Je me suis dit que je n'avais rien à perdre et qu'au pire je peux toujours rentrer. Je vis avec l'argent que j'ai de côté et j'essaie de ne pas me faire écraser par les problèmes", affirme-t-elle, lucide.

Sa première expérience hors de chez papa et maman commence au début du mois de mai pour Martina. Et non sans la difficulté de trouver un logement toute seule, un boulot sans bien parler l'anglais ni le français, mais le cœur plein d'espoirs et prêt à garder le cap. *"Mon choix était tout à fait personnel. Le facteur économique a été très collatéral. Je crois que j'aurais pu trouver quelque chose même à Cagliari, même si ici il y a plus de diversité, plus d'opportunités, plus de richesse"*, réfléchit-elle en dégustant son tiramisù. *"J'avais des besoins personnels qui touchent à la formation professionnelle et à la possibilité de me connaître et de me découvrir en dehors de mon contexte de vie habituel"* résume-t-elle. Son contexte de vie, c'était

Cagliari, la capitale de la région de Sardaigne. *"Une belle bonbonnière. Comme toute la Sardaigne, du reste. L'on sent beaucoup le lien au territoire, aux odeurs"*, décrit-elle. La Sardaigne, île de terres arides et de buissons verts, pour l'instant ne lui manque pas énormément. *"La vie que je menais là-bas m'oppressait tellement que pour l'instant ça ne me manque pas. Évidemment mes proches me manquent, mais on peut rester en contact et les vraies relations restent. La terre me manque, tout comme l'odeur de la mer, mais disons qu'ici je vis un peu plus. Je me sens stimulée. Là-bas, ce n'était plus le cas"*, raconte Martina.



La motivation, cette grande puissance qui l'a amenée ici. *"Je me sentais vide, j'avais besoin d'être poussée. J'avais besoin d'une claque. Et je me la suis donnée toute seule, dans un sens métaphorique. Je savais que j'en avais besoin"*. Le contexte économique et social n'a que très peu influencé son choix, même si elle ne manque pas de regard critique envers le contexte italien et envers un gouvernement qu'elle n'apprécie pas.

*"Je ne me reconnais pas dans le contexte politique actuel, mais j'estime qu'il était déjà dégradé avant. Il faut aussi se dire que la droite monte en force partout en Europe, donc nous vivons un contexte historique particulier"*, réfléchit-elle. Dans ce relativisme, elle reconnaît que le système italien lui paraissait peu favorable. *"Le manque d'opportunités a joué un peu, mais pas parce qu'il n'y a rien. C'est une question de mentalités"*, raisonne-t-elle. *"Les*

*Italiens travaillent, et beaucoup, du moins pour mon expérience personnelle. Pourtant, on part tous du principe qu'il n'y a pas d'opportunités et dès lors, nous n'en cherchons même plus. En partie, il s'agit d'une excuse, mais c'est surtout une manière de voir les choses. C'est comme porter des lunettes de soleil qui empêchent de voir ce qu'il se passe vraiment". Une inertie qu'elle-même admet avoir vécu, avant la fameuse gifle, dont ses proches ont plus ou moins compris la nécessité.*

## *"Je voulais me chercher"*

*"Mes parents ont eu du mal au début, surtout que ma sœur a rejoint son copain à Paris deux mois avant mon départ. Sans doute que maintenant ils s'y sont habitués et -qui sait- ils vont même mieux", rit-elle. "J'ai reçu beaucoup de soutien de la part de mes amis. Seuls certains qui m'ont vu vivre des moments de difficulté m'ont suggéré de rester en Italie et de changer simplement de ville, ou alors d'aller à Paris, où j'aurais pu avoir un pied-à-terre". Mais la facilité, ne plaisait pas à la jeune, qui souhaitait se mettre à l'épreuve dans une ville où elle ne connaissait personne. "Au-delà des ambitions professionnelles et des formations que je souhaitais suivre ici, je voulais me chercher, voir comment j'aurais réagi à certains défis. Me donner une gifle, quoi". Ce mot revient souvent dans notre conversation. C'est peut-être parce que suite à la gifle, il y a deux mois, Martina s'est confrontée à la douleur qu'elle provoque. Des rats à son appartement situé place Sainte-Catherine, la recherche d'un boulot, puis celle d'un nouveau logement, la difficulté de communiquer. "Au début je n'arrivais pas à dormir plus de trois heures par nuit. C'était l'angoisse, mais aussi la lumière", rigole-t-elle. Ce problème de lumière prend les allures d'une discussion existentielle, pour nous, Italiens, déshabitués au décalage lumineux belge : lumière de 7 h le matin à presque 23 h le soir en été, de*

8h30 à 16 h l'hiver. Je la mets en garde: l'hiver, c'est bien pire, avec sa grisaille, le peu de lumière, ce rituel de boire son café dans le noir avant de commencer sa journée, rentrer qu'il fait toujours noir...*"Oh oui, on m'a déjà prévenue que ce n'est pas gai. Mais j'ai fait exprès de venir ici au printemps : je viens de Sardaigne. Il aurait été traumatisant de venir en hiver. C'est déjà un traumatisme en soi de changer de pays et d'habiter seule pour la première fois. J'ai décidé alors de limiter les chocs autant que possible"*, éclate-t-elle en rire. Entre son diplôme et son arrivée à Bruxelles, dix mois se sont écoulés : *"Je voulais trouver un remplaçant dans le pub où j'ai travaillé pendant neuf ans et puis j'ai pris un peu le temps"*, affirme-t-elle.

## Bruxelles, ma belle

Le choix est courageux, mais réfléchi. Après un mémoire sur l'immigration en Sardaigne, deux ans de boulot et de recherches, elle a compris: ce mémoire elle l'a vécu. C'est l'immigration qui l'intéresse. *"J'ai vraiment vécu ce mémoire. Il m'a passionné. C'était très dur parce que chez nous l'immigration existe, mais elle n'est pas si intense que dans d'autres régions. En Sardaigne, les immigrés arrivent par hasard et veulent s'en aller, comme nous"*, rigole-t-elle. C'est d'ailleurs ce mémoire qui l'a poussée à chercher un nouveau contexte qui réponde mieux à ses exigences professionnelles. Et voilà que le choix tombe sur cette capitale européenne, dont Martina avait étudié les règlements. *"J'estime que ma formation n'est pas terminée. Tu sais, avec un diplôme, tu apprends tout et rien. Depuis longtemps j'avais compris que le barreau et les autres professions juridiques ne m'intéressaient pas. C'était le secteur associatif qui m'intéressait. Puis, je suis arrivée ici et un autre monde s'est ouvert devant moi"*. Ses yeux pétillent. *"J'ai découvert que la vie associative ici est très riche et que*

*les gens ici se mobilisent davantage que chez nous", elle me l'avait dit déjà avant que l'on s'asseye dans ce café. "Dès les premiers jours je me suis dit que c'était le bon endroit pour moi", raconte celle qui est arrivée toute seule et qui n'a pas hésité un seul instant pour chercher des gens, s'investir dans des activités, chercher du boulot.*



Pourtant, plusieurs possibilités auraient pu s'ouvrir devant Martina : sa sœur habite Paris avec son copain. L'Italie offre de nombreuses formations et ressources en termes d'immigration, notamment dans les grandes villes comme Rome ou Milan, me dis-je. *"Je déteste Milan et Rome est bordélique. Et puis bon, tant qu'à faire...il valait mieux s'en aller à l'étranger. Rien ne m'empêche de rentrer, mais pour l'instant c'est bien comme ça"*. Bien comme ça, parce que Bruxelles est vite rentrée dans son cœur. *"Pour l'instant, j'aime bien Bruxelles. On verra bien après l'hiver, parce qu'on m'a dit que c'est dur. Mais je commence à me sentir chez moi ici. Je trouve tout doucement mon rythme, je découvre de nouvelles choses tous les jours. C'est une belle expérience parce que tu es comme un enfant qui n'arrête pas de découvrir"*, sourit-elle. Personnellement, moi j'en suis effrayée. Comme à chaque fois que je réfléchis au saut dans le vide que j'ai fait quand j'ai pris mon avion pour la Belgique. Quelle inconscience ! *"Mais ça ne te fait pas peur*

?", je lui demande, cherchant, au fond de moi-même, à ce qu'elle me rassure. *"Oui, bien sûr, mais bon, c'est une belle crainte. Ça me motive de découvrir chaque jour quelque chose. J'ai trouvé ce que je cherchais"*, répond-elle. C'est *"si simple que ça"* pour Martina, qui se donne corps et âme à son job de serveuse dans un restaurant bruxellois, en attendant de commencer les cours de français en septembre et puis, qui sait, la formation de ses rêves. L'avenir, comme Martina, est inarrêtable.

*Francesca - Mamma Roma*



Gand. La bibliothèque qui s'érige dans le grand salon de Francesca reflète les intérêts de cette archéologue spécialisée dans l'archéologie romaine et médiévale : les étagères regorgent de publications scientifiques. Mon œil repère vite ces bouquins, et pas uniquement pour les caractères typographiques plus sombres et solennels que ceux des DVD des dessins animés Disney. Je les repère parce que les mêmes bouquins arpentent les bibliothèques d'un autre archéologue que je connais : mon père. Francesca et lui s'étaient croisés pendant quelques jours lors d'une conférence. Après, plus de contacts. Jusqu'à l'hiver 2019, quand je me suis souvenue que mon père m'avait parlé de « l'archéologue italienne qui se plaisait bien à Gand ». Depuis lors, beaucoup de choses ont changé

## **pour cette joviale femme, qui prend les dilemmes de la vie à bras-le-corps.**

Un matin d'avril, Francesca vient me chercher à la gare de Gand. Sms : *"Je porte une veste à carreaux colorés, même si dit comme cela on dirait que c'est trop moche"*. Je souris. Aujourd'hui, j'imagine que ces mots sortent de sa bouche, avec sa voix grave et bienveillante. J'en ris, quand je pense à cette brève discussion que nous avons eue sur les habitudes vestimentaires belges, décidément plus "cool" que les codes italiens. Dans la Botte où il fait bon vivre, cette attention pour les apparences est sans doute la clef du succès qui a fait tourner la machine de la mode *"made in Italy"*. Et c'est aussi la coutume laquelle on se déshabitude le plus vite quand on commence à marcher dans les rues belges. *"Quand je retourne à Rome, je me demande comment je suis habillée. Suis-je folle ? J'ai l'impression que tout le monde me regarde, alors qu'ici personne ne fait attention à l'apparence"*, me raconte Francesca. On rigole des aspects positifs de ce laxisme vestimentaire : *"C'est beau parce que tu te sens libre, mais bon..."* sourit-elle.



Après avoir partagé un morceau de saumon au four, Francesca me montre l'Université de Gand.

Dans tous les cas, je reconnais vite la veste. Elle arrive souriante, un peu essoufflée, de retour de son rendez-vous avec le VDAB, équivalent du Forem en Flandre. Aujourd'hui à la recherche d'un emploi, cette archéologue de 53 ans reconnaît avoir un parcours professionnel atypique. Après avoir travaillé comme consultante dans de nombreux sites archéologiques de Rome, elle vit deux ans en France avec un compagnon italien. Ils rentrent en Italie, ils se quittent, elle obtient un doctorat à Aix-en-Provence, terminé en même temps que sa grossesse. *"J'ai commencé tard mon doctorat et je voyageais entre l'Italie et la France. Quand j'attendais Alice, j'étais une mère célibataire de 43 ans. Le fait d'être enceinte m'a poussée à terminer le doctorat parce que j'ai compris qu'il aurait pu m'ouvrir des portes par la suite"*. Sans compter qu'en 2009, la crise commençait à faire rage en Italie. À l'époque, Francesca travaillait à Rome en tant qu'experte consultante

indépendante pour la commune de Rome et Le Ministère de la Culture. Quand elle n'était pas sur les chantiers des excavations de la Rome antique, elle habitait Trastevere, l'un des quartiers typiques et magiques de Rome. Dans son accent romain marqué, je revivais ces ruelles que je connaissais si bien à l'époque où j'arpentais moi-même ce quartier de la Ville éternelle entre mes cours de bachelier.

## Une fuite de cerveaux "atypique"

*"Je travaillais au Mont Palatin, où j'étais responsable de plusieurs chantiers de la Domus de Tiberius. J'y ai travaillé pendant presque 6 ans avec différents contrats d'indépendante, mais avec la crise, les retards dans les paiements étaient trop importants. Peut-être que maintenant les délais sont plus brefs, les années 2011 et 2012 furent vraiment durs", raconte Francesca. "Moi, j'avais un enfant et j'ai compris qu'avec mon doctorat j'aurais pu chercher des bourses de post-doc à l'étranger et j'ai commencé à envoyer des demandes. L'université de Gand m'a acceptée pour une étude qui se focalisait sur un chantier situé en Italie, dans les Marques".*

À 46 ans, elle débarque à Gand avec sa fille de trois ans, pour ce qu'elle-même définit comme *"une fuite de cerveaux non traditionnelle"*, puisque assez tardive. Elle me le confiera plus tard, mais ce départ était nourri de colère envers l'Italie, qui l'avait obligée à partir. En Flandre, pourtant, l'arrivée est prometteuse. *"L'arrivée en Belgique a été magnifique. J'avais mon job et toutes les démarches ont été simples. Voilà pourquoi on veut rester"*, réfléchit-elle. *"Je venais de Rome, une ville bordélique, avec une fille de trois ans. Arriver à Gand sans même pas parler la langue et s'intégrer a été facile. Je n'ai pas reçu énormément d'aide:*

*c'était juste simple ! Par exemple, on m'expliquait où se rendre pour obtenir la carte d'identité, je m'y rendais et je l'obtenais sans problème", ce qui est plutôt impensable quand vous habitez le pays de la bureaucratie incompréhensible, pensais-je. "Paradoxalement, il était plus simple que de vivre à Rome, où je pouvais compter sur ma famille, où j'ai grandi et où je parlais parfaitement la langue!"*



Bientôt âgée de 10 ans, Alice commence à ressentir son identité italienne. Pourtant, sa maîtrise de l'anglais est presque meilleure que celle de l'italien.

Six ans après, le bilan est plus mitigé. Le mandat de Francesca s'est terminé en décembre 2018. Depuis, elle est à la recherche d'un travail pour rester en Belgique, dans un pays qui a permis à sa fille et à elle d'avoir une qualité de vie qu'elles ne connaissaient pas auparavant. Pourtant, aujourd'hui, son rapport à la ville de Gand est complexe. Sans doute parce qu'au moment de notre rencontre, Francesca se trouve devant un carrefour dans sa vie : la **Belgique** ou **l'Italie** ?

Pour des raisons familiales qu'elle souhaite ne pas partager publiquement, son choix s'oriente vers ces deux pays, même si le véritable amour de Francesca est encore et toujours la France. Lorsqu'elle compare ces deux périodes à l'étranger, sa préférence est claire : *"Ces deux expériences sont différentes: la Belgique a été choisie par besoin, alors que la France était un choix. J'aurais peut-être choisi la France pour toujours, j'aurais dû peut-être y rester. La Belgique, je ne l'ai pas choisie. J'avais envoyé des candidatures partout. Du reste, je crois que peu de personnes ont véritablement choisi de venir ici. Je n'appartiens pas à la génération Erasmus. À notre époque il n'y avait pas de fascination pour la Belgique"*, explique-t-elle. Pourtant, la France ne rentre pas dans les options futures de l'archéologue : *"J'essaierais toute ma vie d'aller en France, mais maintenant il y a un problème d'intégration de ma fille qui a grandi ici. Ce serait difficile pour moi de changer de pays avec elle"*, confie-t-elle.



Dans son conflit intérieur, il est difficile de juger où la rationalité et les craintes se rencontrent. *"Je suis venue ici en saisissant une opportunité. Je croyais qu'il s'agirait du début d'une carrière, que j'obtiendrais facilement un poste stable, peut-être de professeure, grâce à un post-doctorat de 6 ans, dont trois ont été financés par la bourse Marie Curie",* argumente-t-elle. *"J'aurais accepté un tel poste dans n'importe quelle université en Europe. Maintenant, quand les motivations personnelles, familiales et légales restreignent le champ à la Belgique, cela devient plus compliqué".*

*"J'étais sûre que j'allais rester ici"*

Dans ce cheminement, Francesca est combattue. Pendant cette période, elle semble avoir remis en discussion une partie de ces choix, ou du moins c'est ce que perçoit lors

de notre conversation. *"Je suis venue ici pour faire un post-doc. À l'heure actuelle, je chercherai autre chose, puisque dans mon secteur il n'y a aucun poste qui se libère. Quand j'avais encore le choix, j'étais sûre que j'allais rester ici",* confie-t-elle. *"Puis, en mettant sur la balance les avantages et les inconvénients, je me suis rendue compte que c'est dur. Il est sans doute plus facile de trouver du boulot ici, mais est-ce la chose la plus importante ? Une qualité de vie meilleure, une sécurité économique, une meilleure organisation, un léger sentiment de sécurité sociale en plus ? Est-ce ce la seule qualité de la vie ? Non",* tranche en souriant la Romaine qui avait choisi l'archéologie *"uniquement pour étudier Rome"* et qui rappelle la beauté de travailler dans une ville éternelle qui, à un moment donné, l'a obligée à partir.

*"Je commence à me demander si en réalité ce ne serait pas bien, notamment pour moi, pas pour ma fille, de rentrer en Italie. Je me demande si là-bas je n'ai pas les choses les plus importantes",* réfléchit-elle, réticente. Avant d'admettre, que l'intégration ici n'a pas été facile. Évoquant les difficultés de nouer les liens avec des collègues beaucoup plus jeunes, elle parle d'un travail assez libre, mais solitaire. L'environnement scolaire choisi pour Alice, à qui l'université de Gand a proposé de fréquenter une école internationale en anglais, a compliqué la donne. Cette opportunité excellente, et que Francesca n'aurait pas eu les moyens de financer, l'a mise en contact avec des étrangers comme elle, destinés à rester temporairement. Quant aux Italiens, elle les a tout simplement ignorés. *"Dans un premier temps, je ne me suis pas tournée vers la communauté italienne parce que je voulais m'intégrer".* Et même si elle ne comprend toujours pas l'intérêt de vivre à l'étranger et d'avoir des contacts avec ses compatriotes, elle l'admet : *"Je me suis rendue compte qu'ici, sans la communauté italienne, il n'est pas facile de se créer un réseau en Belgique. Enfin, en Flandres. À Gand, à vrai dire.*

*Enfin, cela ne l'a pas été pour moi, en tout cas",* explique celle qui, au besoin, fait toujours appel à sa tante ou à ses amis de l'école en Italie. Pour mieux comprendre la réalité qui l'entoure et trouver un job, Francesca apprend et peaufine son néerlandais.

## Croisée de chemins

Entre un cours et l'autre, elle commence aussi à fréquenter la communauté italienne, combattue entre le choix de rester en Belgique ou de rentrer en Italie. Difficile de comprendre vers où penche véritablement son cœur, difficile de trouver la frontière entre la déception de l'incertitude et la nostalgie vers un pays éloigné et peut-être **idéalisé**. Tout aussi difficile est pour moi de comprendre ce qui habite la quinquagénaire qui raconte ses mésaventures avec le sourire et sans perdre la pêche. Extrêmement dur de traduire l'indécision de celle qui, jusqu'à il y a peu de temps, croyait ne pas avoir de doutes sur son avenir. La reconstruction de ses pensées très dure à comprendre et trop nuancée que pour être entièrement saisie. À l'heure d'écrire ses lignes, Francesca se trouve probablement en Italie pour les vacances et ne contrôle pas ses e-mail. Qu'elle ait décidé d'y rester, je ne le saurai pas pour l'instant. Et c'est à cette croisée de chemin que je quitte Francesca. Sur son rapport à l'Italie et sur son envie de rentrer, j'y reviendrai plus tard. Le voyage à Gand, quant à lui, procède. Nous nous dirigeons vers le centre-ville, dans le coin plus touristique. Destination : la **chocolaterie Yuzu**.

A close-up, low-angle portrait of a young man with dark, curly hair. He is looking down and to the left, with a slight smile on his face. He is wearing a dark, textured sweater and a gold hoop earring. The background is dark and out of focus.

*Giovanni - Une aventure au  
goût de chocolat*

Les cheveux crolés et rebelles de Giovanni n'ont rien à voir avec ton solennel qu'il avait adopté dans son mail. Âgé de 24 ans, comme moi, il n'arrête pas de me vouvoyer pendant notre entretien. Malgré les mots soutenus, il cache mal sa légèreté et la joie avec laquelle il vit son âge dans la ville de Gand. Le chocolatier se plaît bien dans la ville flamande. "Mon expérience en Belgique se résume à la chocolaterie et à la musique", sourit-il. Du reste, Gand a toutes les cartes en main pour plaire au jeune bolognais : Gand est une ville qu'il définit comme « jeune » et « cool », une ville universitaire comme Bologne, qui accueille la première université du monde occidental depuis 1088. "Gand et Bologne se ressemblent beaucoup", m'explique-t-il, "Charles V est né à Gand et a été investi à Bologne ! Et puis il y a la

tradition du lampadaire qui s'allume à chaque naissance d'un bébé, 'copiée' à la Ville de Gand". La Flandre est désormais sa seconde maison. À un tel point que lui aussi a du mal à parler l'italien : "J'ai passé énormément de temps à répondre au mail. J'oublie les mots en italien", rigole-t-il. Ce qui est facile à comprendre, lorsque on l'entend parler avec son patron Nicolas, passionné de cinéma et littérature italienne, et avec Giovanni parle un langage qui mélange le néerlandais, l'anglais, le français et l'italien.

Les origines italiennes n'abandonnent pas Giovanni, un des seuls intervenants à me parler spontanément des anciennes migrations, quelque peu ému par l'histoire de nos ancêtres arrivés en Belgique il y a plus de 70 ans. *"J'essaie de voir aussi l'effet positif de ces migrations, comme l'influence sur le patois du Limbourg. Ou sur la nourriture. Une fois j'ai été dans un supermarché là-bas car j'ai une amie qui habite dans le coin. C'était beau: ça me rappelait la Coop (chaîne de supermarchés italienne)".* Positif sur tous les fronts, Giovanni vit sa vie avec simplicité : *"Je vis à la semaine"* me dit-il lors de notre rencontre. *"Je n'ai aucune attente. Je fais ce que j'ai envie de faire"*. Son insouciance et

son envie liberté l'ont amené sans réserves à la découverte de la Flandre.



<https://www.youtube.com/watch?v=UmGIHMrXjv8&feature=youtu.be>



# Italiens de Belgique: un saut dans l'Histoire

---

Avant que Giovanni, Francesca, Jacopo, Andrea, Sara, Matteo et Martina n'arrivent en Belgique, d'autres Italiens ont tenté l'aventure. Leur arrivée remonte à il y a plus de 70 ans. Le nazisme venait de subir sa défaite, l'Europe rêvait d'un projet commun, les États-Unis rivalisaient contre les Soviétiques. Au milieu de ce ferment, l'Italie faisait le deuil de ses soldats. Sous les décombres des bombardements, elle cherchait à resurgir. Mais le travail n'abondait pas. Certains ont été le chercher ailleurs.



<https://www.youtube.com/watch?v=30VxQe8fDcM>

Les premières familles arrivent en Belgique. La plupart sont **pauvres**



XIX<sup>e</sup> siècle



Les **ouvriers italiens** viennent bâtir les lignes de chemin de fer dans les Ardennes

Début XX<sup>e</sup> siècle

**30 mille Italiens** en Belgique (antifascistes et/ou ouvriers)



L'entre-deux guerres

II<sup>e</sup> Guerre Mondiale



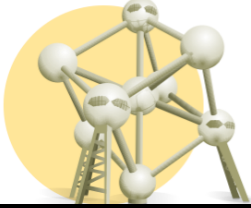
Les **profascistes** restent autour de l'ambassade italienne. D'autres s'impliquent dans la **résistance**.

Aujourd'hui

1956

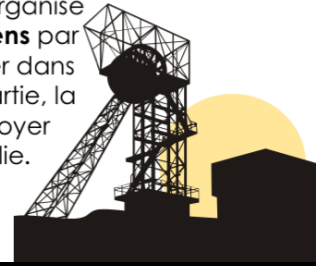
1946

De nombreux Italiens quittent le Pays à cause de la **crise économique**



Un accident au **Bois du Cazier** provoque la **mort** de 262 mineurs. L'**immigration officielle** s'arrête

L'accord italo-belge organise l'arrivée de **2.000 Italiens** par semaine pour travailler dans les mines. En contrepartie, la Belgique doit d'envoyer du charbon à l'Italie.



Images : Pixabay Réalisation: Lavinia Rotili



*Giovanna - Ravioli per tutti*

Giovanna Mazzoni habite Lavacherie, le village où elle a débarqué avec sa maman, sa sœur et son petit frère en 1951. Le parcours qui les a amenés en Belgique fut une véritable épopée. D'abord, ce fut l'enfance en Ex-Yougoslavie, où le père travaillait dans la mine. En 1940, la fuite, à cause de la guerre. Le long du trajet, sa famille toquait aux portes pour demander du pain et buvait l'eau des flaques. Arrivés en Italie, Giovanna et son père survivent au typhus et restent, avec le reste de la famille, chez les grands-parents pendant des années. Le pionnier fut son père, qui arriva en Belgique à la fin de la guerre pour travailler dans la scierie à Lavacherie, en province de Luxembourg. Ici, l'homme expérimente un travail usant. Si Giovanna tend à relativiser, les épisodes de racisme à l'époque ne manquaient pas,

comme la fois où un magasin ferma les volets face à son père et à d'autres Italiens. Quelques années après cet épisode, le reste de la famille suit. Giovanna avait à peine 12 ans et demi.



[https://www.youtube.com/watch?v=291w\\_WguU88](https://www.youtube.com/watch?v=291w_WguU88)



*Patrizio - De Vertova à  
Gerpennes*

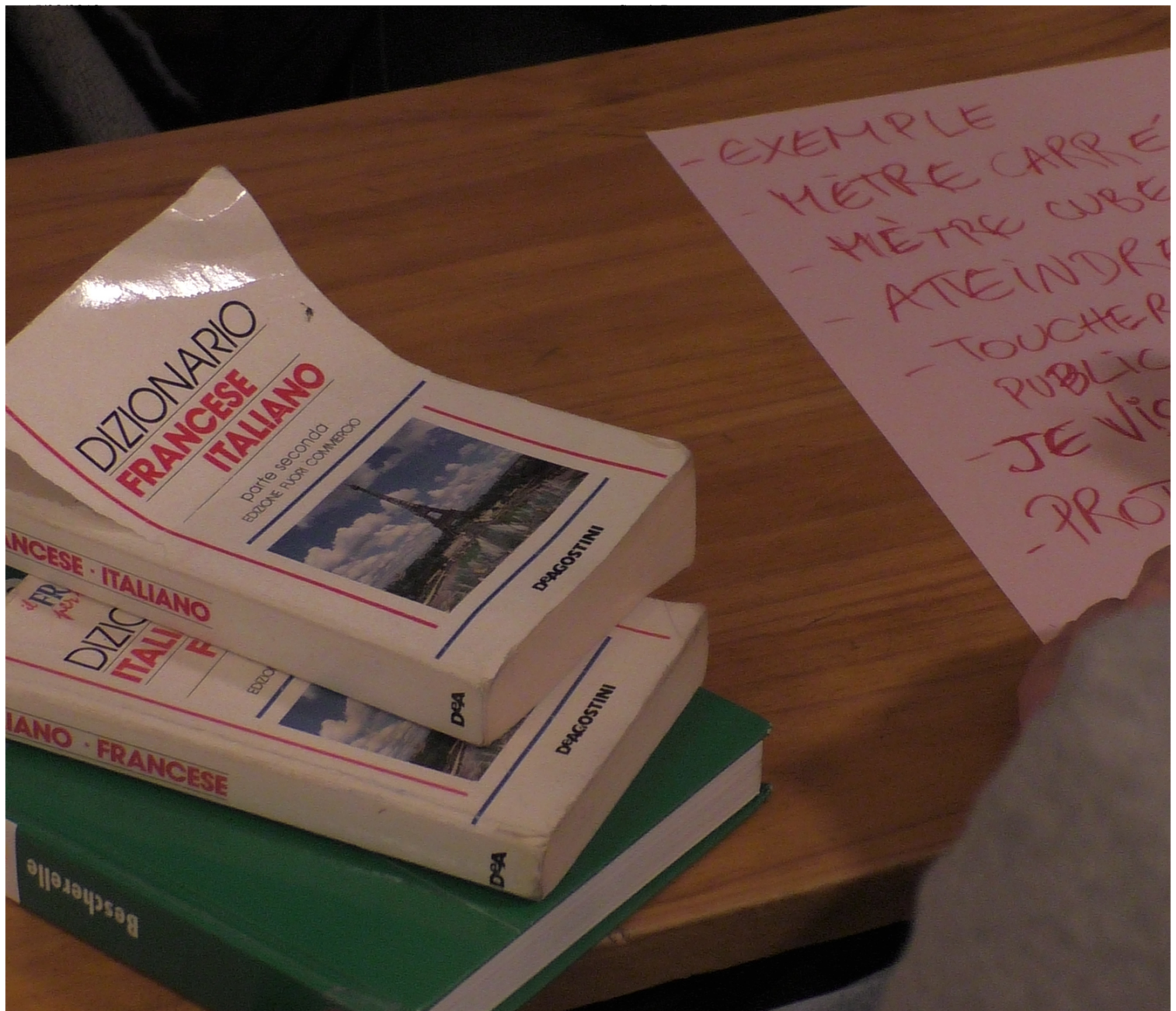
Patrizio est un homme discret. Jusqu'à notre rencontre, je n'ai eu guère de contacts avec lui. C'est sa femme Louisa, qui, tendrement, tient les rênes. Quand je les ai rencontrés, le couple avait le grand sourire et la voix rauque de ceux qui ont vécu et raconté beaucoup de choses dans leur vie. Sans cérémonie mais avec la chaleur simple de grands-parents, ils ont ouvert les portes de leur maison de Gerpennes. Patrizio viens vers moi sous la pluie pour m'indiquer le chemin. Les yeux noirs, profonds, doux. Le sourire jovial mais réservé. Dans le salon qui abrite notre rencontre, 1400 chouettes ornent le salon. Elles sont en bois, en tissu, en pierre, rangées dans les armoires. Elles surveillent bénévolement la vie de ce couple au sang italien. Patrizio, lui, est le fils d'Angelo Bonanfanti, un mineur originaire de Vertova, petit village

près de Bergame. Le nom de famille de Louisa, Lozza, trahit aussi ses origines italiennes. Son père avait émigré en France. Pourquoi et comment soit-il arrivé en Belgique, je ne l'ai pas su. L'histoire familiale des Bonanfanti est plus renfermée dans une boîte de photos jaunies que Patrizio ressort pour me raconter la vie qu'il vit en Belgique depuis un peu plus de 70 ans.

Les souvenirs de l'enfance en Italie sont flous et lointains. Du voyage, il ne se souvient que du départ. La mine, par contre, il ne l'a pas oubliée : son papa y a travaillé, avant de prendre sa retraite et un billet aller simple vers l'Italie, en direction de la maison familiale de Vertova. Patrizio, quant à lui, n'a jamais voulu habiter en Italie. Sa mère lui avait proposé d'y ouvrir un petit commerce, la verrerie où Patrizio travaillait lui avait même proposé de l'engager dans l'usine que l'entreprise allait ouvrir à Venise. "J'ai des connaissances qui sont parties", se souvient-il. Lui, il a directement refusé. Pourtant, sa touche d'italianité, il l'assume.



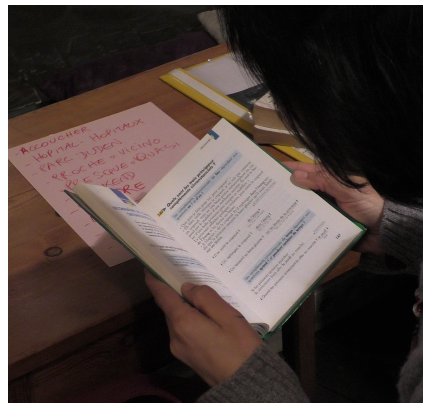
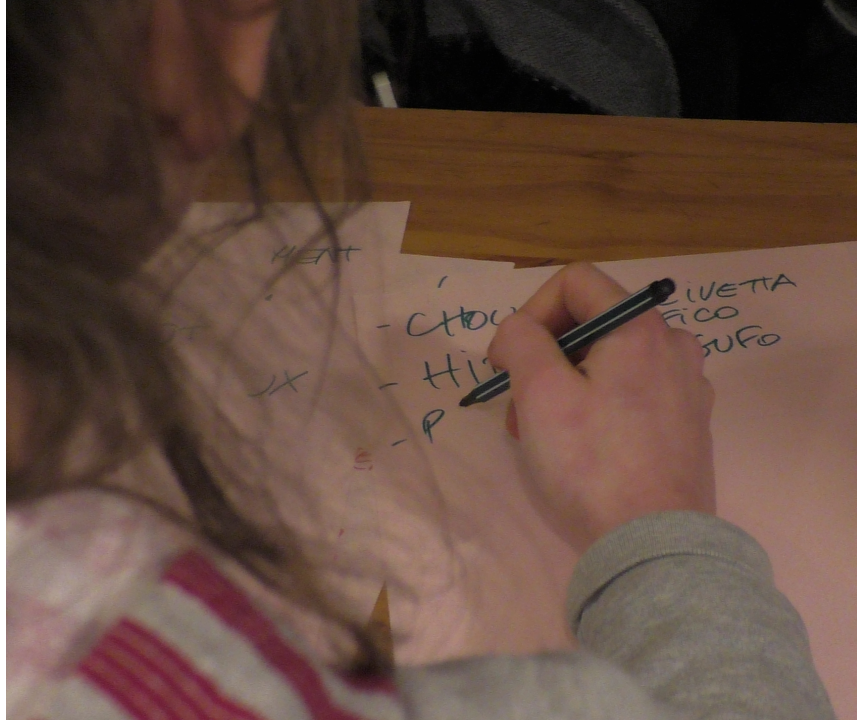
<https://youtu.be/6HrrIBazOv8>



Bonjour Belgique,  
parlez-vous français?

---

## La recherche d'une repère



Sous le guide sage de Marie, elle-même d'origine italienne et parfaitement bilingue, tous les lundis de jeunes Italiens se retrouvent au coeur du quartier Saint-Gilles pour apprendre le français. Une excellente excuse pour se retrouver entre compatriotes et apprendre la langue autour de sujets d'actualité. L'heure est à l'échange et à la discussion.



## Créer son identité en Belgique

*"Le CASI est un endroit assez exceptionnel, où il y a toujours eu un mélange de travailleurs issus de l'immigration et de personnes plus éduquées",* commente le professeur Marco Martiniello à propos de l'activité du CASI – UO, cette association qui a fleuri dans les communes populaires d'Anderlecht et Molenbeek, où la communauté italienne était majoritaire dans les années 1960 et 1970. CASI – UO signifie "Centre d'Action Sociale Italien – Université Ouvrière" et donne le nom à cette asbl orientée politiquement à gauche, mais affiliée à aucun parti politique. À sa fondation, la vocation du CASI, à sa était celle d'émanciper une classe ouvrière immigrée. *"La communauté italienne souffrait du manque de leader. Il*

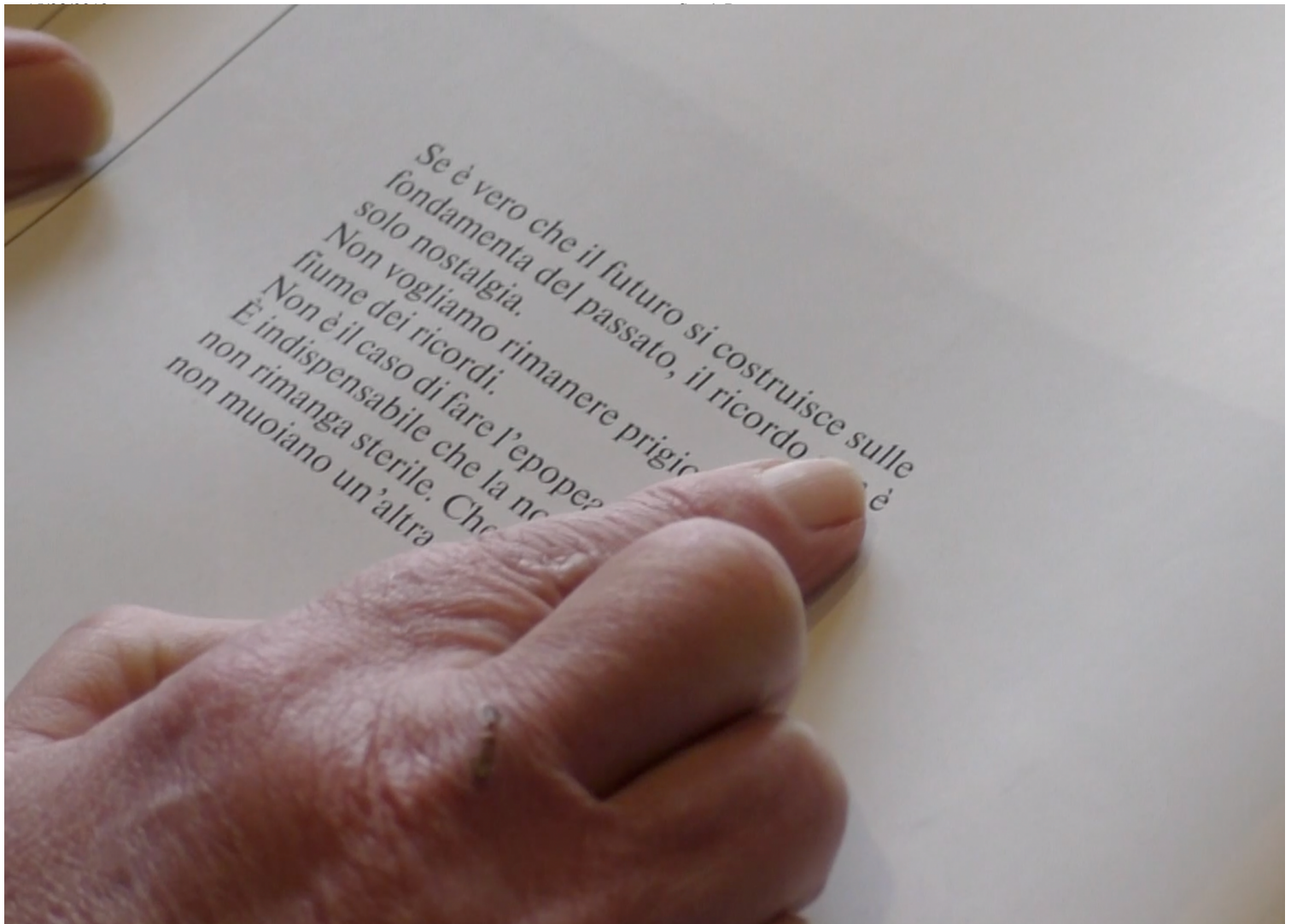
*fallait former les gens immigrés pour qu'ils puissent se prendre en main", explique Teresa Butera, présidente de l'association. Ouvrière sicilienne, elle débarque en Belgique de la province de Caltanissetta pendant les années 1970, et rejoint l'association qu'elle dirige aujourd'hui. "Il existait une école du soir à laquelle il fallait participer. C'était assez dur car on se réunissait au minimum trois fois par semaine, et puis on avait des activités le week-end", explique, la voix rauque, Teresa dans le local d'Anderlecht. Entre Anderlecht et Molenbeek vivait la plus grande partie de l'immigration italienne de l'époque, souvent marginalisée et peu scolarisée. Le but du CASI était celui de donner une chance aux immigrés italiens de trouver leur place dans ce nouvel univers. "Pour s'intégrer, il fallait laisser tomber la nostalgie. Il fallait arrêter de penser au pays d'origine car la nostalgie n'offrait aucune perspective. Le fait qu'on ne se sentait plus à 100% Italiens, parce que peut-être qu'on devenait autre chose, méritait d'être exprimé", explique Teresa Butera, qui a vécu sur sa peau cette expérience. "Le fait d'émigrer amène une nouvelle culture spécifique, mais il fallait la créer. Voilà pourquoi le Casi était aussi très investi dans les projets culturels. Le théâtre, par exemple, était une forme d'expression mais aussi une carte de visite résumant les valeurs de l'association. Elle donnait des perspectives à ceux qu'y participaient et englobait un aspect didactique", détaille Teresa Butera.*

Or le CASI n'était en rien une exception dans une Belgique où les Italiens étaient très nombreux. Les associations régionales, provinciales fleurissaient partout en Belgique. Un peu pour remémorer le pays, mais surtout pour défendre les droits de cette nouvelle communauté venue s'installer en Belgique. "La communauté italienne n'était pas homogène. Pendant l'entre-deux-guerres, elle était divisée entre fascistes et antifascistes. Après la Deuxième Guerre Mondiale, il y avait la démocratie chrétienne et les

*communistes. Les divisions qui existaient en Italie se reproduisaient ici. Il existait aussi énormément de mission catholiques: elles s'élevaient à 33 en 1970",* détaille Anne Morelli. Ces associations étaient un véritable pivot de la communauté italienne de Belgique et se battaient pour la reconnaissance de certains droits, et notamment pour faire reconnaître la silicose comme maladie professionnelle, comme l'affirme Marco Martiniello.

## Associationnisme, une espèce en voie d'extinction

Fini l'ère du charbon, la Wallonie entame sa sortie d'un secteur économique qui l'avait faite prospérer. Pendant que les usines fermaient et que les cheminées arrêtaient d'émettre de la fumée, les deuxièmes et troisièmes générations d'Italiens avaient grandi. L'Europe se développait, garantissant une série d'avantages aux Européens décidant d'aller vivre dans l'un des pays membres. Le rôle des associations s'affaiblit progressivement. *"Certaines associations existent encore, mais elles ne sont plus ce qu'elles auraient pu être autrefois",* explique Anne Morelli.



La diminution de l'immigration, l'intégration croissante de la communauté italienne, la venue d'autres migrants ayant eux aussi des problèmes d'intégration sont des facteurs qui ont agi sur le rôle des associations italiennes de Belgique. Désormais, celles-ci se réduisent à peu de choses, et sont peu actives. *"Les associations récentes entretiennent peu de liens avec les associations historiques, qui sont mourantes depuis une presque une trentaine d'années"*, argumente Marco Martiniello. Si l'associationnisme est une conséquence "physiologique" de la migration, notamment dans un pays comme la Belgique qui connaît une vie associative très forte, ces rassemblements sont destinés à évoluer au fil du temps. *"Les associations vont se diviser selon l'origine nationale, sociale, l'appartenance politique. Je ne crois pas qu'une commune italienne homogène va se constituer en Belgique. Comme par le passé, elle va être éclatée"*, détaille Marco Martiniello, appuyant et approfondissant une idée

soutenue également par Anne Morelli. *"Aujourd'hui, des thématiques qui touchent au travail au noir, aux conditions de travail, à l'égalité des salaires peuvent être portées, mais peut-être davantage par des syndicats, qui commencent à connaître une pénétration de citoyens européens de nationalité italienne"*, explique Marco Martiniello.

Si le CASI survit aujourd'hui, c'est parce qu'il a joué l'ouverture à d'autres catégories de migrants et à d'autres nationalités. *"L'associationnisme n'a pas le même impact qu'auparavant, quand on consulte les sources historiques. Si une crise de l'associationnisme existe, elle concerne toute les associations"*, réfléchit Germano Mascitelli, travailleur au CASI. Jeune italien des Abruzzes, il est arrivé en Belgique il y a six ans pour faire un master en sciences du travail, et y est resté. *"Je crois qu'on fait face à une crise des espaces de socialisation, très cohérente d'ailleurs avec notre contexte économique, social et culturel"*.

**"S'il est vrai que l'avenir se bâtit sur base du passé, le souvenir n'est que de la nostalgie. Nous ne voulons pas être prisonniers des souvenirs. Il ne faut pas faire l'épopée de la mine. Il est indispensable que notre mémoire ne soit pas inutile. Que ceux qui sont décédés à la mine ne meurent pas une fois de plus"**, citation tirée de l'un des livres de la vaste bibliothèque du CASI

*"De nouveaux regroupements sont nés parce qu'une nouvelle vague existe et elle a besoin de se retrouver"*

La crise de l'associationnisme ne touche uniquement aux anciens espaces de rencontre des Italiens à l'étranger,

mais touche également aux institutions officielles. Si l'Institut italien de Culture souffre d'une diminution de fonds, comme affirmé par Marco Martiniello dans une étude qui date 2017, les autorités officielles commencent, elles aussi, à se remettre en discussion. Récemment, les *Comites*, les organismes élus pour représenter les intérêts des Italiens à l'étranger, ont mis sur place des initiatives pour créer un réseau de jeunes Italiens issus de la nouvelle migration, autour de plusieurs événements. Le but? Celui de favoriser l'échange et faire le lien avec les institutions.

Ce qui semble avoir changé au fil du temps est donc la forme que prennent les associations, qui se modèlent sur les exigences de leurs (futurs) membres. En ce sens, le CASI a développé ses activités de tables de conversation, ayant estimé qu'une nouvelle exigence existait autour d'un phénomène migratoire en recrudescence, comme celui de la venue de nouveaux jeunes Italiens. A côté de cette activité s'est aussi développé un *sportello*, c'est-à-dire des permanences où les nouveaux arrivés peuvent s'informer sur des questions pratiques liées à la sécurité sociale, aux contrats de travail, à la mutuelle, etc. De l'autre côté, l'arrivée d'Internet a contribué à éclater le rapport avec les associations en faveur d'un système qui fonctionne principalement par groupes Facebook. Il se comptent par dizaines et regorgent en annonces, demandes de conseils, de recommandations, d'offres d'emploi dans les pizzerias ou d'offres de logements. Et ça, les spécialistes l'ont compris: *"Il y a de nouvelles associations ou de groupes qui se sont créés parce qu'une nouvelle vague existe et elle a aussi besoin de se retrouver, de recevoir des conseils ou des tuyaux pratiques. Ce sont des choses nécessaires quand l'on débarque dans un nouveaux pays et que l'on cherche à avoir des contacts avec des gens qui parlent la même langue"*, argumente Anne Morelli.

# Une communauté éclatée

Si la communauté est éclatée, elle se divise, comme l'expliquait Marco Martiniello, sur base de valeurs politiques, de la provenance géographique et sociale. *"Si vous regardez les cartes de l'implantation des Italiens à Bruxelles, une ligne de démarcation existe entre l'ancienne migration et la migration de type eurocrate. La première est composée de ceux qui ont travaillé à la construction du métro, dans les usines ou de ceux qui ont déménagé dans la capitale après avoir travaillé dans les mines"*, explique Anne Morelli. *"Cette migration s'est implantée à Anderlecht et à Molenbeek. Certains ont déménagé dans les quartiers plus bourgeois de Molenbeek"*. Au contraire, les eurocrates et les profils se concentrent dans les communes riches du sud de Bruxelles comme Boitsfort, Woluwé, Auderghem, Tervuren, comme l'explique Anne Morelli.



*"De nombreux Italiens arrivent à Bruxelles dans l'espoir d'intégrer les institutions européennes"*

Cette cartographie démographique peut sensiblement varier chez les jeunes arrivés: "Selon leur travail et leur salaire, ils vont s'établir d'un côté ou de l'autre. Beaucoup d'entre eux espèrent venir à Bruxelles et pouvoir travailler dans les institutions européennes", explique l'historienne. C'est alors dans ces quartiers que se retrouvent les Italiens, qui gravitent essentiellement autour de quelques bars et cafés gérés par des Italiens où sans doute la facilité linguistique et la présence de compatriotes facilitent le contact et apaisent la nostalgie. De nombreux endroits comme celui-ci se trouvent dans ce que l'on désigne comme le quartier européen. À quelques mètres

de la Commission européenne, se dresse la porte d'entrée rouge vif de *Piola Libri*, la librairie de Jacopo Panizza, où je vous ai amené plus tôt dans notre voyage. Une fois passé le seuil, vous serez immergé dans cet univers qui n'a gardé que le meilleur de la culture italienne : le café, la richesse de la nourriture, la littérature, la créativité, la langue si musicale. Quoique Jacopo remarque une affluence de non-Italiens de plus en plus importante, la Piola reste encore une référence pour les Italiens de la capitale belge. Andrea Clanetti me l'avait confirmé lors de notre rencontre. Mes amis Italiens rencontrés ici ont tous un like sur la page Facebook de la librairie. Le bouche-à-oreille était arrivé jusqu'à chez moi, à Louvain-la-Neuve. Et plus loin, encore, même en Italie, où quelques études en parlent comme endroit de rassemblement de la communauté italienne de Belgique. *"Les lieux de rassemblement aujourd'hui sont plutôt informels: il s'agit de cafés, librairies comme la Piola Libri, où des événements culturels et des concerts le déroulent régulièrement. Vous y trouvez un nombre de jeunes Italiens qui y vont pour boire un verre, acheter un livre, assister à une conférence"*, explique Anne Morelli.

Marco Martiniello connaît lui-même la Piola et son gérant, Jacopo. Mais il connaît aussi le Casi-Uo. Finalement, le monde est un petit village, même pour les étrangers. Les deux endroits cités ne sont que deux exemples situés l'un entre Anderlecht, Molenbeek et Saint-Gilles, l'autre en pleine commune d'Etterbeek. Ils symbolisent et résument les habitudes de la communauté italienne. Chaque endroit est un cas à part: les lieux qu'on décide de fréquenter à l'étranger peuvent nous identifier et construire une place dans la société. Chacun, dans la Capitale comme ailleurs, bâtit à l'étranger un univers personnel qui entretient des rapports différents avec la mère-patrie.



Ô Belgique, vas-tu  
m'adopter?

---

## Partir ou rester?

Patrizio, Giovanna, Martina, Matteo, Sara, Jacopo, Andrea, Francesca, Giovanni. Ces prénoms sont liés à des destins si différents, si variés. Dans leurs univers, la Belgique représente un espoir, un refuge, un choix, une obligation désespérée. Tout au long de leur parcours, ils cherchent à se faire une place: vivre la Belgique passe par des lieux de rassemblement comme la Piola ou les tables de conversation. Pour parler sa propre langue maternelle quand la nostalgie est là ou pour apprendre la nouvelle langue du pays d'arrivé. Pour de nombreux Italiens arrivés en Belgique, le français -ou le néerlandais,- est un outil pour se faire accepter et comprendre où l'on vit. C'est ce que Francesca a compris en plongeant dans ses cours de néerlandais. Son plan B pour rester en Belgique, si l'université ne lui offre pas de carrière académique, est de trouver un autre travail. Mais pour travailler à Gand, l'anglais ne suffit pas. Voilà pourquoi la Romaine, déterminée et en lutte avec elle même, ressort son plumier et ses cahiers pour apprendre le néerlandais. *"C'est dur, mais en étudiant le néerlandais, j'ai appris des éléments de la culture locale. Cela m'aide à comprendre des choses sur cette communauté. Et cela me fait réfléchir. Leurs mœurs sont très différentes des nôtres, et peut-être très différent de ceux que j'apprécie"*, réfléchit-elle. C'est la maîtrise de la langue, s'exclame-t-elle, qui permet de bâtir les relations et d'aboutir à une vraie communication. Et pour mieux s'intégrer, entre-temps, elle a commencé à observer ses concitoyens. *"Je voulais faire comme eux et j'ai commencé à acheter dans des brocantes pour décorer mon appartement comme les Flamands"*, sourit-elle. Cet appartement respire l'envie de Francesca de changer le cours de sa vie. Et c'est sa première vraie maison. *"Je ne suis pas propriétaire de cet appartement, mais je me sens*

*vraiment chez moi*". Pourtant, cela ne suffit pas. En cause, une Flandre froide et plus rigide, loin de l'attitude chaleureuse de l'Italie. "Parfois, je me dis qu'ils n'ont pas le sens de l'humour. Ou du moins, ils n'ont pas le même que moi", sourit-elle.



## Le doute

Dans cette journée ensoleillée, Francesca est assise sur son canapé, la tête haute. Dans son discours pourtant, rien ne ressemble à l'immobilisme. Rester ou partir ? Rome ou Gand ? *"Je commence à me demander si pour moi, mais pas pour ma fille, il ne serait pas mieux de rentrer en Italie. Je me demande si en Italie je n'ai pas ce qui est plus cher et plus important pour moi"*, affirme-t-elle, en crispant les lèvres, en fronçant les sourcils. L'Italie, lui manque. C'est clair. La rage et la colère vers un système sans perspective et sans argent ont laissé la place à la nostalgie. *"Jamais je n'aurais cru que j'allais le dire"*, confie-t-elle. Mais lorsqu'elle parle, je ne peux pas m'empêcher de repenser à moi. Moi, l'Italie me manque aussi. Surtout dans les moments les plus difficiles, où le cerveau oublie ce qui nous a poussé à partir. Piège cruel de l'oubli: avoir

mémoire de la beauté, des rayons de soleil au matin, du café fumant et dense, de la beauté des lieux, du sourire des gens. Avec le temps, moi j'ai appris que c'est une tromperie. Francesca est-elle tombée dans le piège ? Je cherche à comprendre. *"Je pensais que tout aurait été plus facile. Seulement il y a un an, je n'avais aucun doute. De l'autre côté, il est un peu absurde de ne pas avoir de doutes, mais maintenant..."*, dit-elle. Comment comprendre la complexité de sa pensée? Ignorer la communauté italienne pour mieux s'intégrer, puis revenir vers elle, car les Flamands ne sont pas trop son truc. La colère envers l'Italie, puis l'oubli, la nostalgie. *"Quand le moment de choisir était loin, j'étais convaincue que je serais restée ici. Et puis, je me suis rendue compte, en mettant dans la balance les avantages et les inconvénients...C'est quand même dur. Enfin, il est sans doute vrai qu'ici il est plus simple d'obtenir du travail, mais est-ce le plus important? Une meilleure qualité de la vie du point de vue économique? Une meilleure organisation? Une sécurité sociale supérieure? Est-ce la seule qualité de la vie? Non"*, tranche-t-elle.

À quelques kilomètres de distance, Giovanni, lui, a appris un peu le néerlandais. Dans son métier, en soi, peu importe: dans le laboratoire, c'est l'auberge espagnole. Anglais, français, néerlandais, italien: Giovanni et son patron, Nicolas ont un langage à eux seuls.

## *"J'ai deux maisons: Bologne et Gand"*

Parmi les ustensiles et le chocolat, Giovanni a pris ses marques. Et se plaît plutôt bien. Pour lui, le monde semble ne pas avoir de frontières. Ses amis sont espagnols, italiens, grecs, sud-américains, hollandais, turques, belges. Cette mixité, il adore. Tout est différent

de l'Italie, mais tout est une découverte. *"Chaque fois que je quitte Gent ou Bologne, ça me manque, mais j'ai déjà hâte d'arriver dans l'autre ville. C'est comme si vivais le double: je profite des avantages de l'Italie et de la Belgique, et je suis conscient des faiblesses des deux pays"*, relativise-t-il. Et si les différences entre la Flandre et l'Italie sont nombreuses, cela ne le décourage pas : il a appris à les apprécier.



## Aucun plan

*"Les gens communiquent peu. Ce n'est pas eux qui vont entamer la conversation. Mais lorsqu'on est intéressé, on peut commencer à parler et quand tu les connais, les Belges s'ouvrent, même davantage que les Italiens. Ils sont très disponibles", analyse Giovanni, qui n'a jamais eu peur de provoquer la rencontre. C'est ainsi que vit le Bolognais, profitant d'un univers, le belge, qu'il apprécie énormément. "J'ai l'impression de vivre deux fois. J'ai deux maisons: Bologne et Gand", m'explique-t-il, optimiste. Malgré l'insouciance, il ne cache pas que l'Italie lui manque. Surtout les voyages à la découverte des richesses de la péninsule. Pourtant, il ne semble pas prêt de rentrer: "J'aimerais beaucoup retourner vivre en Italie. Je sais que j'y plairais bien, mais que pourrais-je faire ? Je pourrais faire beaucoup de choses, ouvrir une chocolaterie,*

*mais je ne crois pas que ce soit le bon moment pour investir en Italie. Cela ne veut pas dire que ce soit impossible : j'ai des amis qui l'ont fait et je les admire beaucoup. Mais c'est dur*". Et alors Giovanni, la crise a tout de même influencé ton choix, pense-je, à voix haute. *"Disons que cela a son influence. Si tu travailles en tant qu'employé, il n'y a pas de soucis. Quand t'es le patron, tu peux avoir des ennuis"*, admet-il. Mais cela ne répond pas la question. Je persiste: tu ne voudrais pas rentrer et travailler en tant qu'employé dans une pâtisserie, par exemple ? Je veux comprendre. Mais il en sera rien. *"Pourquoi pas ?! À ce stade, je n'exclus rien"*, sourit-il. Le Bolognais, du reste, vit sa vie avec simplicité: souvenez-vous, il ne planifie sa vie que de semaine en semaine. Alors, si rentrer en Italie n'est pas encore au programme, cela pourrait être pour la semaine prochaine.

Comme Giovanni, ils sont beaucoup les Italiens à ne pas se faire de plan pour leur avenir. Moi-même, à mon arrivée, je n'aurais jamais cru rester. Le Belgique devait être une parenthèse transitoire. Un peu comme pour Jacopo et Andrea. Jacopo habite Bruxelles depuis 17 ans. Andrea depuis 12.



*"Je veux absolument rester ici. Sans doute pas pendant toute ma vie, mais je compte rester",* affirme Jacopo, jouant nerveusement avec un bic la main. *"Mais cela ne veut pas forcément dire que je vais rentrer en Italie",* poursuit-il. Pour en savoir plus, je le titille : *"Dans un reportage tu avais dit qu'en Italie t'y serais rentré seulement en horizontal (comprenez, couche dans le cercueil)".* *"Oui oui, c'est une blague que je faisais quand j'ai ouvert la Piola Libri. Les gens me demandaient si je voulais rentrer en Italie et je leur répondais ainsi. Et je ne veux absolument pas rentrer en Italie. Je ne saurais pas quoi faire en Italie et je ne crois pas que ce soit le moment pour rentrer, à moins d'avoir une très bonne offre de travail ou une idée révolutionnaire qui puisse marcher dans le système italien. Et ce n'est pas mon cas",* pense-t-il. Où ira-t-il et quand, on ne le sait pas. Mais je parie qu'on pourra le croiser à La Piola Libri pendant encore longtemps.

# Rester, pas pour toujours

C'est de ces "vétérans" que j'apprends que partir ne veut pas dire rentrer, que les chemins de vie prédessinés de ces gens ne sont pas indélébiles. Andrea Clanetti était censé rester un an à Bruxelles. Et le voilà à arpenter les rues de la capitale, sans la moindre intention de rentrer. *"Ici je me sens bien et j'ai encore plein d'aventures qui m'attendent. Et puis..."*, me confie-t-il en souriant, *"il y a quelque chose que j'adore: parler une langue étrangère. Cela me donne beaucoup de satisfaction, malgré le fait que mon français soit loin d'être parfait"*. Son cœur, pourtant, est encore tourné vers l'Italie. Je l'ai compris quand je lui demandé quel était son rapport avec la botte, dont il n'arrête pas de faire l'éloge de la beauté. *"C'est une question compliquée. Si je disais que j'ai un rapport d'amour-haine ce ne serait pas correct, parce que j'aime l'Italie. Je me suis découvert très chauvin"*, rigole-t-il. *"Comme quand je parle du café. Bon, maintenant ils savent le faire même ici, mais ce n'était pas ainsi au début"*, rit-il. Cela me fait sourire : il n'y a pas de meilleur ambassadeur que celui qui ne vit pas chez soi.



L'un des tableaux préférés d'Andrea Clanetti

*“Ici, je me plais bien, j’ai une vie sociale très riche et très belle, l’activité artistique me satisfait énormément. Quand je rentre à Venise, après une semaine, c’est fatiguant, et très beau en même temps. Cela me manque de marcher en ville la nuit, et ce, parce que Venise est une ville particulière, sans voiture. Elle est unique. Là, je vais faire mon Parisien en disant que Venise est la ville la plus belle du monde”, éclate-t-il de rire. De l’Italie, ce sont essentiellement les petits rituels de la vie quotidienne qui lui manquent : le café avec les amis, l’apéro à la fin de la journée de travail, les petits magasins artisanaux qui disparaissent les uns après les autres. Je le comprends comme peu pourraient le comprendre et apprécier cette habitude de s’asseoir au même café tous les jours avec les mêmes amis, déguster l’espresso ou le spritz toujours à la même heure. Des pauses de bonheur qui peuvent durer l’espace d’une après-midi, quand le rythme frénétique de la vie ne vous emporte et vous plonge dans le boulot. Pourtant, il l’avoue, en Italie il ne pourrait pas vivre, car il ne pourrait*

sans doute pas se consacrer à son activité artistique. *“Ou peut-être que je pourrais. Je ne sais pas. Je suis bien ici pour le moment. Peut-être que dans cinq ou six ans j'aimerais retourner en Italie et vivre à Venise, ou un peu plus excentré, loin du tourisme angoissant”*, réfléchit-il. Mais rentrer, cela ne voudrait guère dire qu'il romprait les ponts avec la Belgique. Son rêve ? Garder un pied à terre et des contacts dans le plat pays.

*“Si un jour je rentre en Italie,  
j'aimerais bien garder un pied-à-  
terre ici”*

La plupart des retours ne sont pas encore programmés. Lorsque vous leur posez la question, *“veux-tu rentrer ? Ou vas-tu rentrer ?”*, la réponse est toujours vague, toujours nuancée. Pour certains, ce sont les circonstances. Prenez Sara. Elle vient ici pour suivre son copain, flamand. Puis elle reprend des études, elle trouve un job. Pour elle, le retour, n'est pas pour tout de suite. Et pas que pour des raisons d'organisation et de cours. La vie en Italie lui manque, elle ne le nie pas. Sa franchise s'avère sa plus grande qualité quand on en discute: *“Bien sûr que l'Italie me manque. Peu importe le pays dans lequel on naît, cela laisse une trace que tu ne retrouveras pas ailleurs ou que tu retrouveras sous d'autres formes, donc c'est des parcours qu'on choisit d'entreprendre et où on change d'avis, de goûts mais la nostalgie reste toujours parce que la maman est la maman, l'Italie c'est l'Italie, la pizza est la pizza, mais ici il y a l'amour, la possibilité d'entamer une carrière dans un domaine qui m'intéresse, une culture aussi qui m'intrigue. Les Italiens sont passionnés, tandis qu'ici ils sont très calmes et polis. C'est quelque chose que j'admire beaucoup, rien que quand tu vois les gens faire la file au supermarché, on respire*

*un air différent. La beauté, c'est d'apprécier les aspects positifs qu'on trouve partout".*



## Le coeur brisé en deux

Pourtant, l'Italie, Sara l'a dans son cœur, brisé en deux. Elle se sent italienne, dans sa manière de gesticuler, dans son ton de voix élevé. C'est vrai qu'on parle fort, dans le café. *"Je suis brisée à moitié. C'est ma condamnation. J'aime les choses qui sont en Italie et les choses qui se trouvent ici, pour des raisons différentes. L'idéal serait d'avoir un pays où je puisse avoir toute l'Italie dans la Belgique pour avoir la famille, le copain, le travail, les amis. Mais l'idéal n'est pas la réalité"*, soupire-t-elle. Mais le temps n'est pas aux idéaux elle travaille, étudie, cherche à vivre et à comprendre le nouveau monde qu'elle habite. Et rentrer en Italie, pourquoi pas. *"Si j'avais un boulot près des Alpes, où j'ai grandi et que mon copain pouvait en trouver un aussi, si on avait la sécurité de pouvoir acheter une maison sans s'endetter pendant des dizaines et des dizaines d'années, oui,*

*je rentrerais*". Mais le temps n'est aux hypothèses. Rentrer, c'est une aubaine, même si Sara n'ose pas l'admettre à voix haute.

## Matteo, l'indécis

Pour d'autres, rentrer, c'est une partie du projet. Matteo se plaît bien en Belgique. Dans son plan de mobilité *"à la recherche d'opportunités"*, il a développé un réseau d'amis à la fois italiens et étrangers à Bruxelles. *"Je fréquente de nombreux Italiens. Notre communauté est solide, elle a tendance à se ressembler. Mais j'essaie de ne pas passer mon temps uniquement avec eux. Le privilège d'être à l'étranger est de rencontrer aussi des gens d'autres horizons"*, explique-t-il. Ainsi, Matteo profite de la Belgique comme d'une oasis où la chaleur des gens rejoint l'organisation et la précision de l'Europe centrale et du nord. La combinaison parfaite. *"Mais l'Italie est toujours dans mes pensées. Et j'ai toujours l'idée de rentrer dans un coin de ma tête"*, confie-t-il. Matteo, qui partage sa vie et son appartement avec sa copine, elle aussi italienne, ne se voit pas vivre toute sa vie ici.

### *"Je me sens presque Bruxellois"*

*"Je n'y ai pas vraiment réfléchi. Pour l'instant, je compte rester quelques années ici, mais je ne sais pas si veux y passer toute ma vie. J'imagine que cela va dépendre aussi de la recherche du boulot. Ici on vit bien, mais l'Italie, c'est autre chose"*, admet-il. La beauté des territoires, le patrimoine artistique, les activités qu'elle offre : pour tout cela, l'Italie n'a pas d'égaux aux yeux de Matteo. *"La Belgique, par contre, est beaucoup plus moderne sous le plan des droits*

*civils. On y respire un air plus ouvert et favorable, que l'on n'a pas en Italie". Et pourtant, Matteo vient de l'oasis de bien-être économique de l'Italie : Milan, noyau et moteur de l'industrie et de l'économie italienne, ville patinée de glamour. Une ville qui lui laisse espérer un avenir plus radieux pour l'Italie. Malgré la montée au pouvoir d'un gouvernement dans lequel il se reconnaît pas, Matteo est très confiant, à la différence de la plupart des personnes que j'ai rencontrées tout au long de mon parcours. Si l'Italie pourra alors un jour l'accueillir à nouveau, il s'y prépare, vivant sa vie en Belgique au mieux. "Je me sens presque Bruxellois. Je suis pour deux tiers ici et pour un tiers en Italie. Avant, je vivais mal le fait d'être loin de chez moi. Quand je rentrais en Italie je n'avais plus envie de partir. Aujourd'hui j'arrive à faire la part des choses, à profiter de la famille et des amis quand je suis en Italie", m'explique-t-il. Aujourd'hui, s'il n'a plus le cafard quand il quitte l'Italie, c'est aussi parce que sa copine est elle aussi à Bruxelles. Et que l'espoir, un jour, de rentrer, n'est pas si lointain.*



L'espérance, toutefois, n'appartient pas à tous. Martina, par exemple, n'habite que depuis deux mois la Belgique. Dans son séjour à Bruxelles, elle a investi tout l'argent qu'elle avait de côté. Son rêve, celui de prendre une formation et travailler dans le secteur de l'associatif, autour des questions d'immigration. Pour se financer, Martina a accepté un travail de serveuse dans un restaurant. Pas italien, étonnamment. *"J'en suis contente, je ne voulais pas travailler dans un restaurant italien ! Et mes collègues ont été très accueillants et disponibles, alors que je ne connaissais pas un seul mot de français ! J'ai appris les chiffres, juste pour identifier les tables"*, rit-elle. Si elle ne fuit pas les Italiens, elle cherche à s'intégrer et à multiplier les points de vue. Raison pour laquelle elle n'a pas voulu partager l'appartement avec des Italiens. La plupart de ses compatriotes, elle les croise aux tables de conversation, où elle va exercer son français, en attendant de débiter les cours en septembre. A son arrivée, elle ne

s'attendait pas à rencontrer autant d'Italiens. *"J'ai été surprise de voir à quel point la communauté italienne est nombreuse ici, mais je ne veux pas me renfermer"*, assure-t-elle.

Du reste, la trentenaire n'est pas la seule à vouloir profiter de la multiculturalité qu'offre la Ville de Bruxelles. Une belle ironie du sort, quand vous pensez au renfermement identitaire qu'affecte l'Europe et le gouvernement italien en ce moment, que la plupart de ces personnes interrogées ont critiqué, levant les yeux au ciel, invoquant un espoir de changement, observant de loin un pays qu'ils ont quitté, peut-être pour toujours.

*Lavinia Rotili*

## Remerciements

Ce webdocumentaire a été élaboré dans le cadre de mon mémoire de fin d'études à l'École de Journalisme de Louvain (UCLouvain) en 2019. Je tiens à remercier tout d'abord mon promoteur, Benoît Grevisse, pour son suivi constant et ses conseils avisés. Ensuite, je remercie Jacopo Panizza pour les précieux contacts qu'il m'a fourni ainsi que les autres personnes qui ont voulu témoigner dans ce webdocumentaire. Je remercie particulièrement Clément, pour ses remarques, son aide et son soutien tout au long de ce parcours.

## Crédits

Toutes les photos et les vidéos ont été réalisés par mes soins, sauf les images tournées et prises lors de la rencontre de Giovanna Mazzoni, qui ont été réalisées par le talentueux Manokham Sivoravong. Certaines photographies de ma rencontre avec Patrizio Bonanfanti ont été prises par Clément Glesner.

## Musiques

Titan - Scott Buckley, Keys of Moon - The Success; Titre:  
Subdivision Of The Masses - Philipp Weigl